

Biblioteka
U. M. K.
Toruń

252856

TABIEAU

SLAVE



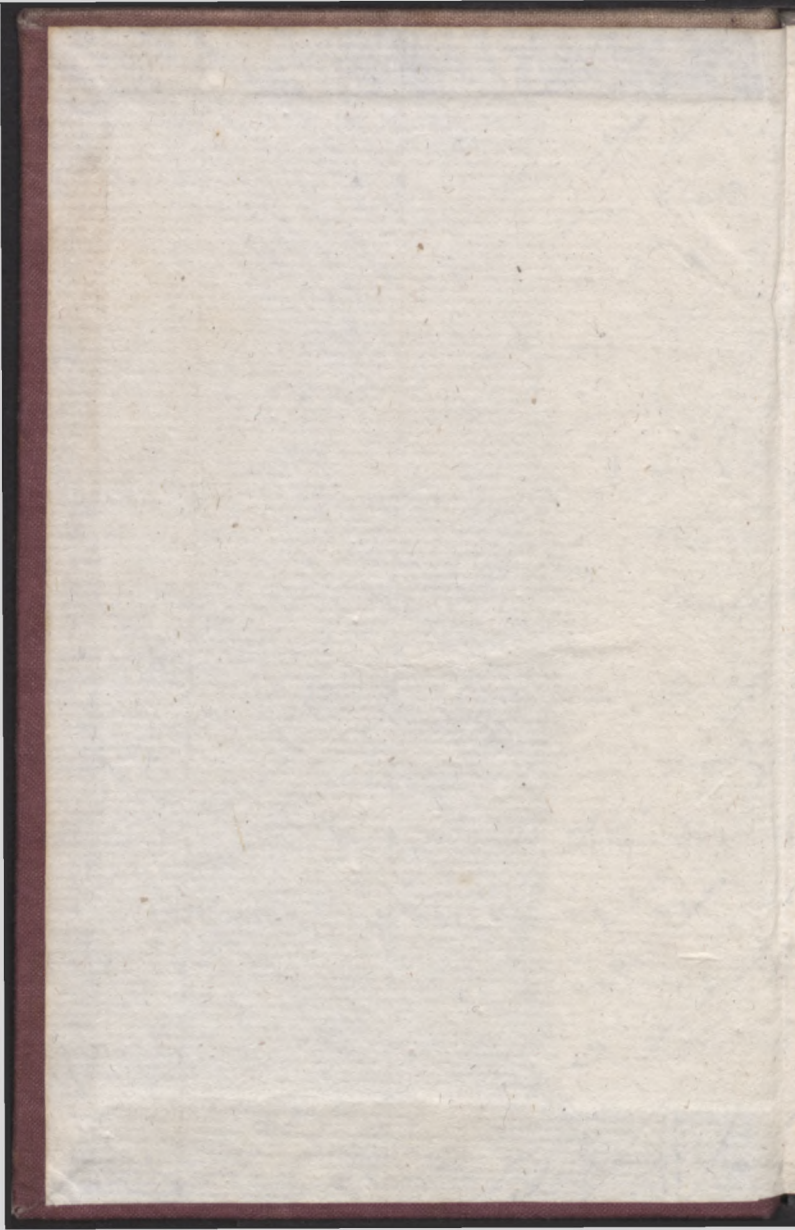
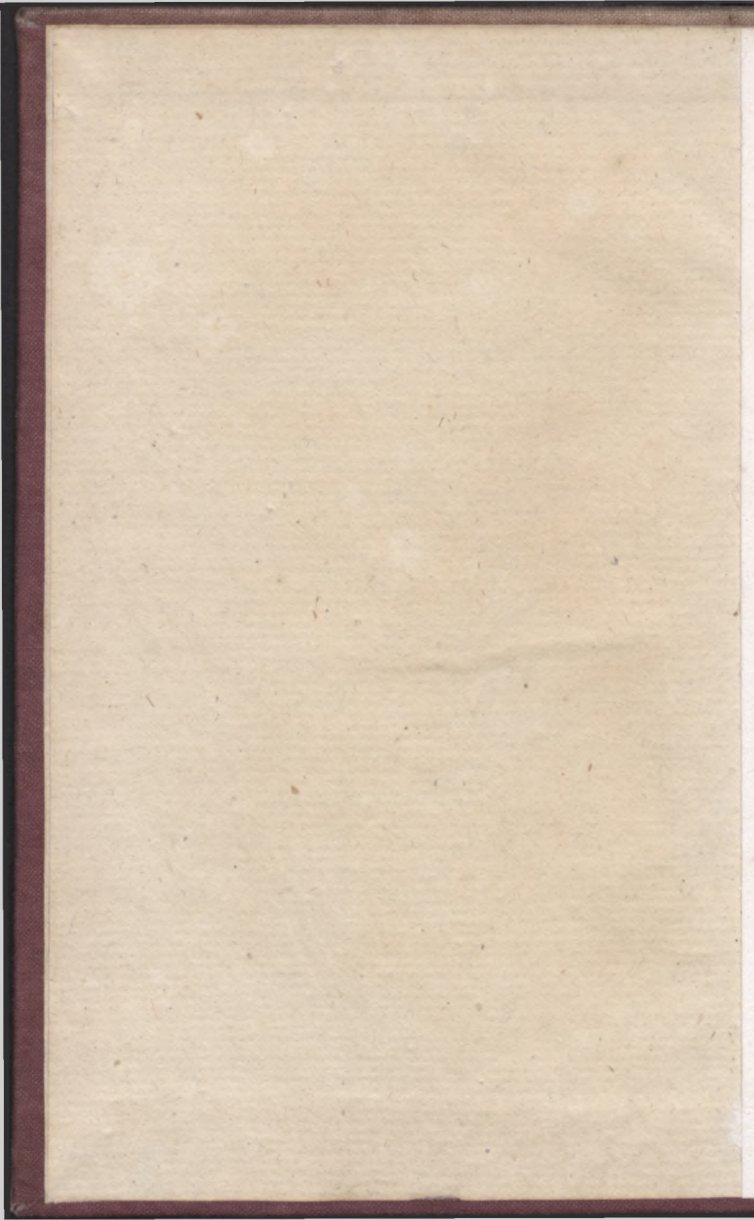


TABLEAU N° 1

TABLEAU N° 2



775
TABLEAU SLAVE

TABLEAU SLAVE

DU

CINQUIÈME SIÈCLE.

PARIS.

1854.

DE L'IMPRIMERIE DE J.-M. EBERHART,

IMPRIMEUR DU COLLÈGE ROYAL DE FRANCE,

Rue du Foin Saint-Jacques, n° 12.

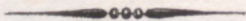
416

TABLEAU SLAVE

PREFACE

DU

CINQUIÈME SIÈCLE.



A PARIS,

CHEZ LA V^o RENARD, LIBRAIRE,
Rue Caumartin, N^o 12.

1824.

TABIEAU SLAVE

10

CONTOUR STICHT

252856



PRÉFACE.

DÉSIRANT faire connaître quelques détails curieux sur les Slaves du cinquième siècle *, j'ai imaginé de réunir

* Les Slaves appartiennent à la grande branche Indo - Germanique qui s'étend depuis l'île de Ceylan jusqu'à l'Islande.

Voyez pour l'étymologie du nom , Karamzine , Histoire de Russie , volume I , chapitre 1^{er} , page 19 , note 42.

Voyez sur les Wendes - Slaves l'ou-

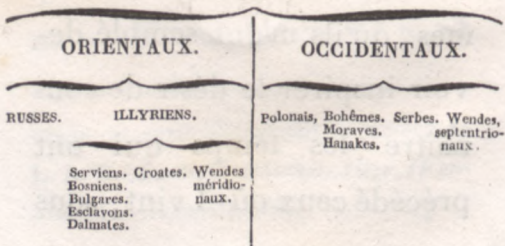
dans un cadre simple , et assez nouveau , sur les tribus qui vivaient près des bords du Dnièpre , ce qui nous est parvenu de leurs occupations , de leurs usages , de leurs mœurs et de leur culte. Ce peuple , père de plusieurs nations , au nombre desquelles on compte l'immense nation Russe , habite du nord

vrage , et particulièrement la préface de L. A. Gebhardi, *Geschichte-Aller, Wendisch-Slavischen Staaten.*

au midi, depuis la mer Baltique jusqu'au Pont-Euxin et à la mer Adriatique; et de l'orient à l'occident, depuis le Volga jusqu'à l'Elbe et au Danube. Les traits caractéristiques que l'on retrouve dans ses descendants, ont une telle analogie entre eux, et sont si intéressants par eux-mêmes, qu'ils m'ont semblé devoir inspirer le désir de connaître les temps qui ont précédé ceux où il vint, sous

différents noms * , se placer sur le grand théâtre de l'histoire. Ces traits sont, en général , un jugement droit , une conception prompte et facile ; la force du corps , le courage, et la patience ; l'hos-

* PRINCIPAUX PEUPLES DESCENDANTS
DES SLAVES.



pitalité et l'attachement à la religion ; le goût des fêtes et la passion de la musique ; mais aussi la ruse, la présomption, l'intempérance et la superstition.

Il m'a paru encore que j'ajouterais à l'intérêt de ce tableau, en présentant le contraste des mœurs, des idées religieuses et des sentiments de l'homme qui, commençant à jouir des bienfaits d'une civilisation naissante, connaît

le travail , la culture des terres, les lois de l'honneur et de la décence ; avec la vie et les idées grossières de l'être qui, dans l'état sauvage, suite déplorable d'une dégradation prolongée, végète comme une plante, vit comme une brute, et dont les vertus innées et l'ame immortelle semblent couvertes d'une écorce endurcie qui ne cède qu'au temps, ou aux efforts hâtifs et puissants du génie *civilisateur*.

Ainsi, l'on voit la lave du volcan peser sur des monuments, des statues, des villes entières, paraissant avoir pétrifié la vie même, jusqu'au moment où l'art et la science viennent les rendre à la lumière.

On remarquera dans la mythologie Slave, dont je donne quelques détails, plusieurs divinités Indiennes, Egyptiennes et Grecques, que l'on reconnaît à leurs

attributs, malgré les modifications qu'elles ont reçues dans ces mêmes attributs, ainsi que dans leurs noms. Ces divinités prirent, sous le ciel du nord, cette teinte bizarre, fantastique, mais imposante, qui appartient à l'imagination des peuples septentrionaux, mêlée au coloris brillant et à la forme gigantesque des créations de l'Asie, berceau des Slaves, berceau du genre humain.

TABLEAU SLAVE

DU

CINQUIÈME SIÈCLE.



DANS le pays des Slaves , sur les bords d'un fleuve majestueux ⁽¹⁾ , s'élevait , à l'ombre d'antiques pins , un temple agreste construit en bois ⁽²⁾ . Il était consacré au génie des eaux de ce fleuve ⁽³⁾ ; le prêtre qui lui offrait des sacrifices , demeurait

tout auprès dans une humble chaumière.

Des Slaves sauvages ⁽⁴⁾, dispersés dans une sombre forêt qui occupait tout le pays à l'occident du fleuve, vivaient comme des bêtes fauves, n'ayant d'autres toits que les branches enlacées par la vieille nature, sans lois, sans mœurs, sans avenir.

D'autres Slaves habitaient les plaines ⁽⁵⁾ qui s'étendaient vers l'Orient; ceux-ci avaient des mœurs douces, aimaient le travail et bâtissaient des chaumières; ils exerçaient l'hospitalité, labou-

raient leurs champs ⁽⁶⁾ et respectaient les Dieux. Les femmes, vertueuses et soumises, soignaient leurs enfants, gardaient la foi conjugale; et leurs époux, aussi chastes qu'elles, étaient dignes de leur commander en maîtres.

Une de ces familles s'était distinguée principalement par les hommes courageux qu'elle avait produits. Ladovid ⁽⁷⁾, jeune homme sage et guerrier indomptable, en était la gloire et l'espérance; ses traits étaient réguliers, son regard sérieux et mélancolique, sa taille haute et parfaite; tout en lui

semblait exprimer l'énergie de son caractère. Respecté par les jeunes gens, écouté par les vieillards ; il surpassait les premiers en vaillance, il égalait les autres en sagesse.

Lorsqu'il s'exerçait à la course avec les jeunes Slaves des tribus, lorsqu'il conduisait leurs danses guerrières, à sa taille imposante, à la supériorité que lui donnait sur eux son génie inventif, on aurait cru voir un roi au milieu de ses sujets. Il paraissait être fait pour le bonheur de ses semblables, et cependant la solitude avait

plus de charme pour lui que tous les plaisirs de son âge. Manier des armes, dompter des chevaux et passer des jours entiers dans le silence, semblaient être les seuls objets de ses désirs. L'admiration des hommes le fatiguait, l'attention, les égards des femmes l'irritaient; inquiet, dédaigneux avec elles, il fuyait leur présence. Lorsque ses regards s'arrêtaient sur une femme, la rougeur couvrait son visage; la confusion, le dépit succédaient à ce premier mouvement; et, dans ces moments de trouble involontaire,

plus d'une fois il porta la main sur son épée, comme pour se défendre d'un dangereux ennemi.

Cependant Ladovid avait atteint l'âge où les jeunes Slaves des tribus de la plaine devaient se choisir une épouse. Son père le pressait en vain de se conformer à cet usage. Ladovid refusait de s'y soumettre : « Pourquoi, » s'écriait-il, « veut-on énerver
« mon courage en associant mon
« existence à celle d'une femme?
« quel est donc le bonheur que
« promet un lien qui réunit le
« fort au faible; le tyran à l'es-

« clave? un lien qui nous fait
« traîner après nous des êtres
« soumis, plaintifs, malheureux.
« Est-on libre, quand on doit
« commander? est-on heureux,
« quand on est toujours obéi?
« où serait le plaisir de la chasse,
« si les loups et les ours des bois
« ne nous résistaient pas; et si,
« dociles à notre voix, ils ces-
« saient d'être le prix de notre
« courage; autant vaudrait pour-
« suivre les brebis dans la plaine.
« Combien de fois n'ai-je pas
« entendu les femmes de la tri-
« bu dire à nos jeunes filles,

« qu'un époux est un maître qu'il
« faut craindre plus encore qu'il
« ne faut l'aimer ; que l'amour
« d'une femme pour son seigneur
« est tout entier dans l'obéis-
« sance ; que la crainte de lui dé-
« plaire doit se montrer dans ses
« traits , dans son attitude , dans
« sa voix , dans la moindre de
« ses actions ; qu'aussitôt que les
« époux ont cessé d'être des maî-
« tres absolus , ils ont cessé d'ai-
« mer ; et qu'une femme sur la ter-
« re , doit obéir et servir comme
« elle obéira et servira dans l'autre
« vie ! Ces jeunes filles , » disait-

il, alors, « ces jeunes filles que je
« trouve sans cesse sur mes pas,
« semblent un troupeau qui n'at-
« tend qu'un maître; qui marche
« sans but, et dont la destinée
« est de servir sans même désirer
« d'être libre? Que ne suis-je né
« dans le sein des forêts, au mi-
« lieu des Slaves sauvages; de
« ces filles agrestes qui, sembla-
« bles aux nymphes immortelles,
« ne se montrent à nous que pour
« se dérober bientôt à nos re-
« gards avides, et laisser dans le
« cœur une sainte admiration,
un trouble involontaire! »

« Cesse, cesse de me presser, »
disait-il souvent à son père ;
« si tu veux m'ôter la liberté,
« tu me forceras à la chercher
« loin de toi ; je quitterai nos
« tribus pour toujours. Destiné,
« que dis-je, condamné par l'u-
« sage, à devenir tyran, je sau-
« rai me dérober à mes esclaves!
« J'irai chercher dans le sein
« des forêts, un asyle où leurs
« regards ne pourront m'attein-
« dre ; un asyle où, trouvant la
« solitude que j'aime, ma vo-
« lonté ne devra céder qu'à la
« mort. »

Ainsi, ce jeune homme, réputé jusqu'ici le plus sage de la tribu, doué par la nature d'une ame tendre et d'un caractère noble et fort, désormais livré à des désirs inquiets, tourmentait son cœur, en refusant de suivre la route tracée par ses pères.

L'hiver aux mains glacées, après avoir exercé sur la nature un long et triste empire, cédait enfin à la douce influence du soleil. Déjà les neiges en fondant, laissaient reparaître les chaumes des toits et les gazons jaunis de la précédente année; déjà les gla-

ces se fendent sur les eaux : l'onde impatiente de briser sa prison , se gonfle , s'ouvre plusieurs passages , disperse et entraîne dans son cours les immenses glaçons qui se poussent , s'entrechoquent , et s'éloignent lentement.

Les Slaves de la plaine , prosternés sur le rivage , saisis d'une sainte frayeur , hâtaient de leurs vœux le retour du printemps.

L'un racontait qu'il avait vu le Dieu du fleuve lever sa tête couronnée d'herbes aquatiques , et saluer l'astre vivifiant ; d'autres , que les nymphes se balan-

çaient mollement au milieu des glaces , et se réchauffaient aux rayons du soleil, en secouant leur blonde chevelure; d'autres encore, que des êtres divins et mystérieux versaient des torrents d'une eau limpide , dont la force victorieuse emporte les débris flottants des glaçons , et rend au fleuve la rapidité de son cours majestueux.

Les diverses tribus de la plaine qui bordaient le rivage, se livrant à la joie , semblaient ne former alors qu'une seule famille. Les noms de frère, de sœur , d'ami,

étaient dans toutes les bouches ⁽⁸⁾; la mère souriait à son enfant, en l'aspergeant avec l'eau sacrée du fleuve; et les jeunes filles, le cœur plein de confiance dans la vertu de cette onde salutaire, en remplissaient des coupes, et les portaient à ceux que l'âge et les souffrances avaient retenus dans leurs habitations.

Bientôt après la fonte des glaçons, suivant une ancienne coutume dont l'origine se perdait dans la nuit des temps, les Slaves de la plaine se rendaient au temple du fleuve, pour y offrir des sacrifices.

Les Slaves sauvages y allaient à la même époque, selon cette même coutume qui s'était conservée dans leurs impénétrables forêts.

C'est ainsi que les traces d'un culte religieux se retrouvent dans tous les lieux, dans tous les temps, parmi toutes les nations.

Le jour destiné à cette solennité éclaire enfin et les chaumières de la plaine, et la cime des forêts. Semblables à des rubans dorés, les premiers rayons du soleil pénètrent dans le bois qui entoure le temple du fleuve, et ne jettent qu'une faible et va-

cillante lumière dans l'épaisseur de la forêt des Slaves. Bientôt les plus âgés parmi ces hommes agrestes, appellent à haute voix ceux qu'un pesant sommeil tient encore asservis. «Allons,» disent-ils, « c'est le jour où le Dieu « du fleuve veut recevoir des dons « sur son autel. Malheur, ont « dit ses prêtres, malheur à qui « refuserait de s'y rendre. En- « glouti par les eaux du fleuve, « emporté par l'ouragan, écrasé « par nos vieux arbres, la co- « lère du Dieu terrible éclate- « rait sur lui.....! »

A ces mots, tout est en mouvement dans la forêt; les uns portent des peaux de bêtes sauvages qui leur ont servi de vêtements pendant l'hiver; les autres ramassent des racines, des branches, des fruits du pin; et tous marchent sans ordre vers le temple, tels qu'un troupeau de sangliers poursuivi par des chasseurs. Ce n'est ni la reconnaissance, ni la pitié qui les guide; la crainte seule précipite leurs pas vers le sanctuaire; les échos de la forêt retentissent de leurs clameurs.

De leur côté, les Slaves de la

I.



plaine s'avançaient en ordre vers le temple, en chantant des hymnes sacrés. Quatre beaux enfants, les cheveux courts et touffus, vêtus de tuniques rouges rayées de bleu, et portant des chaussures d'écorce de tilleul tressée, marchaient les premiers. Deux d'entre eux jouaient du chalumeau ; les deux autres, du luth.

Un groupe de jeunes filles, portant de longues robes, les cheveux tressés, le col et le front ornés de perles de toutes couleurs, mêlaient leurs voix éclatantes au son des instruments. Quatre jeu-

nes Slaves, couverts de peaux de mouton qui leur tombaient jusqu'aux genoux, conduisaient un taureau blanc tacheté de noir. Après eux, venaient les femmes mariées; les unes tenant leurs petits enfants dans leurs bras; les autres portant des vases remplis d'hydromel, et des gâteaux d'une énorme grandeur. La marche était fermée par des hommes armés de javelots, qui veillaient à la sûreté de leurs femmes et de leurs filles, prêts à les garantir des insultes si souvent renouvelées des Slaves de la forêt.

En entrant dans le bois sacré, où jamais la hache ne s'était fait entendre, où les haines étaient suspendues ⁽⁹⁾, ils interrompent leurs chants, gardent un profond silence, et se prosternent devant la porte du temple. Les Slaves sauvages les regardaient avec une attention stupide, et avec un étonnement respectueux que l'ordre inspire toujours aux hommes sans frein et sans lois.

Le grand voile du temple est tiré, la trombe sacrée annonce l'instant du sacrifice. Dans le fond du sanctuaire on aperçoit l'image

du Dieu du fleuve, moitié homme, moitié poisson ; les écailles verdâtres qui couvrent son corps et sa queue, sont mélangées d'or et d'argent. Tout l'intérieur du temple est revêtu de ciselures en bois d'un goût bizarre , et de figures informes, mais brillantes des plus vives et des plus riches couleurs⁽¹⁰⁾. Un habile Vénède⁽¹¹⁾ qui parcourait le pays des Slaves en chantant et en jouant du luth, après avoir reçu l'hospitalité parmi les tribus de la plaine, avait ainsi orné le temple en reconnaissance de leur bienfait.

Le prêtre du fleuve, distingué de tous les autres Slaves par sa longue barbe, prépare le feu et les instruments du sacrifice; il détache une grande corne de taureau enfoncée dans le mur, sous l'image du fleuve, en examine l'intérieur, et annonce aux assistants que le Dieu, ayant daigné s'abreuver de la portion d'hydromel versée au dernier sacrifice, la récolte de l'année doit être heureuse, abondante.

Une joie aussi pure que vive se montre parmi les habitants de la plaine, qui connaissent les bien-

faits de l'agriculture. La corne est de nouveau remplie, et remise à sa place. Alors le prêtre s'assied à l'entrée du sanctuaire, inaccessible à tout autre qu'à lui, et reçoit les dons qu'on lui présente; il les dépose ensuite devant l'image de la Divinité.

Ladovid avait les yeux fixés sur les jeunes filles de la forêt; placé à la porte du temple, il les voyait passer devant lui pour aller déposer dans le sanctuaire les dons agrestes qu'elles portaient dans leurs mains. Leurs teints rembrunis, leurs mouvements dé-

cidés et hardis, leurs longs cheveux épars qui seuls les couvraient; cet ensemble de fierté, de beauté mâle et de rudesse, avait pour Ladovid un attrait nouveau et irrésistible.

Le ciel était serein, quand tout-à-coup des masses de nuages, poussés par des vents impétueux et contraires, forment en peu d'instants, une sombre voûte au-dessus du temple. Les eaux du fleuve se troublent, s'obscurcissent; tourmentées par l'ouragan, elles menacent de sortir de leurs limites. Les jeunes saules

touchent la terre de leurs têtes dépouillées de feuilles. Les vieux sapins balancent leurs pesants rameaux. Les chênes sont forcés de courber leurs têtes orgueilleuses. Un déluge de neige semblable à un sable humide et glacé, couvre en un moment la terre, pénètre partout, et s'accumulant en monceaux devant la porte du temple, elle en ferme l'entrée ⁽¹³⁾. L'ouragan furieux, retentissant dans la forêt, déracine, renverse tout ce qui se trouve sur son passage, et porte de tous côtés l'horreur et la dé-

vastation. Les Slaves sauvages effrayés, poussent des cris aigus. Leurs corps, sans vêtements, sont saisis de froid, la terreur s'empare de leurs âmes. Ils croient entendre la voix du dieu des vents destructeurs, et se dispersent en un instant.

Le vénérable prêtre, entouré des Slaves de la plaine, invoque avec eux les dieux immortels, et au milieu du bouleversement de la nature, leur adresse de ferventes prières. Les vieillards, élèves de l'expérience, savants dans l'art de prévoir la fin des orages,

examinent le ciel avec un silence religieux ; et passant la main sur leurs barbes vénérables , ils étudient les changements de l'atmosphère..... Tout-à-coup , ils s'écrient : « Nos vœux sont entendus , Némiza ⁽¹⁴⁾ va enchaîner l'ouragan ! Remercions les dieux , et avec leur bénédiction , retournons dans nos foyers. »

Bientôt en effet le calme se rétablit dans toute la nature. Les Slaves de la plaine se prosternent devant le temple , et chantent l'hymne de reconnaissance en

l'honneur de Némiza :

« Dieu de l'air ! Dieu des vents qui mugissent ,

« Dieu plus fort que les ouragans !

« Les tourbillons, les neiges, les brouillards ,

« Sont soumis à ta vaste puissance !

« Alors que tu agites au-dessus de la terre

« Les ailes sombres de ton immense tête ,

« Tu bouleverses toute la nature !

« Mais lorsque tu étends dans le ciel

« L'or de tes rayons bienfaisants ,

« Aussitôt la nature se calme ,

« Tout se tait :

« Béni soit Némiza !

Mais les ombres, messagères de la nuit, donnent le signal du départ, et ils regagnent leurs habitations dans le même ordre qu'ils avaient observé en les quittant.

Ladovid ne se trouvait plus parmi eux.

Dès le commencement de l'ouragan, lorsque les filles des Slaves sauvages avaient pris la fuite, il les avait suivies sans en être aperçu, tant leur frayeur était grande ;

mais à l'entrée de la forêt, elles se dispersèrent devant lui, ainsi que les feuilles jaunies emportées par le vent d'automne.

Ladovid, incertain sur le parti qu'il doit prendre, s'arrête immobile, et rappelle plus d'une fois son courage avant de pénétrer dans ce lieu qui jusqu'alors, inconnu aux habitants de la plaine, était réputé parmi eux comme un séjour de rapine, de meurtre et d'horreur. Cependant le vent tourmente ses cheveux, froisse ses vêtements et le fait chanceler, semblable à une nacelle légère

attachée au rivage, que la tempête agite et soulève.

Les filles de la forêt s'étaient retirées sous d'antiques sapins dont les branches inclinées vers la terre, leur offraient de commodes abris.

Une nuit tranquille succède à l'ouragan, et invite tout ce qui respire sur la terre à goûter le charme du repos. La lune majestueuse, telle qu'un bouclier d'argent, semble suspendue au-dessus de la silencieuse forêt.

« Lâdo ⁽¹⁵⁾, » s'écrie le Slave,
« c'est toi sans doute qui m'attires
« en ces lieux ; oui, c'est toi

« qui me conduis! — Et vous!
« Nymphes aux longs cheveux,
« belles Nymphes qui présidez
« aux forêts! ⁽¹⁶⁾ souffrez que
« je pénètre dans cette retraite
« sombre, où jamais Slave de la
« plaine n'osa porter ses pas!
« Prêtez l'oreille à ma prière! si
« jusqu'à ce jour, j'ai fui le nom
« d'époux, c'est que mon cœur
« cherchait une compagne sem-
« blable à vous, ô Nymphes de
« la forêt! c'est à vous que je la
« demande; vous seules pouvez
« me la donner. Je la veux fière;
« je la veux belle; ennemie de

« l'esclavage ; ne cédant qu'à l'a-
« mour ! Si vous me l'accordez ,
« ô Nymphes ! je vous sacrifierai
« la plus belle de mes juments ,
« dont j'ai soigné moi-même la
« longue crinière , et dont les
« pieds sont rapides comme le
« vol du trait. »

Pendant qu'il achevait sa prière, la blanche clarté de la lune s'éteignait peu-à-peu ; une obscurité profonde arrête la marche de Ladovid ; il regarde fièrement autour de lui, et ne pouvant rien distinguer, il semble dans son impatiente ardeur menacer les ténè-

bres. Forcé d'attendre le retour du jour, il se couche sur l'herbe, mais ses esprits agités combattent et repoussent le sommeil.

A peine le matin avait dissipé les ombres de la nuit que Lado-vid déjà debout, s'élançe dans l'épaisseur de la forêt, et porte ses pas partout où pénètrent ses regards. Il cherche des yeux ces jeunes filles des bois dont l'image était gravée dans son ame; lorsque des cris aigus troublent le calme de ces lieux; il entend marcher, courir, fouler d'un pied rapide les feuilles desséchées qui

tapissaient la forêt. Une Slave , les cheveux épars, les yeux égarés , se jette sur son passage. Au même instant , une autre femme, armée d'une massue, atteint la jeune fille, la terrasse, et va la frapper d'un coup mortel, quand Ladovid, prompt comme l'éclair, lance contre elle son javelot qui lui perce le sein. Au cri qu'elle pousse en mourant , plusieurs femmes réfugiées sous des arbres, s'effraient , et prennent la fuite. Miliada, que le Slave avait soustraite à une mort certaine, immobile, respirant à peine, les yeux

fixés sur le corps inanimé de son ennemie, craint encore de s'en approcher; mais bientôt reprenant courage, elle la touche, l'examine, et saisissant le fer meurtrier qui l'a sauvée, elle le serre contre son cœur avec une volupté barbare.

Ladovid ne peut se lasser de contempler la beauté mâle et régulière de la jeune sauvage qu'il vient de ravir à la mort; tout lui dit que c'est la femme qu'il cherche; son imagination exaltée se pénètre, se remplit de son image; mais en même temps, le contraste

singulier de cette joie féroce qu'expriment les yeux de la fille Slave, avec le doux attrait des charmes de la jeunesse, lui inspire tour-à-tour l'intérêt le plus vif, et la peine et l'étonnement. Il voudrait l'arracher de ce lieu; il admire; il déteste; et cependant il jure tout bas de faire naître dans ce cœur indompté, la pitié et l'amour.

Il l'appelle. Elle s'éloigne en emportant le javelot : « Jeune
« fille, » s'écrie-t-il, viens, ne me
« crains pas, ne suis-je pas ton
« libérateur?..... Tes yeux me
« semblent aussi beaux que le

« ciel d'été; tes cheveux blonds
« ont l'éclat du jour naissant.
« Approche - toi , pour que je
« puisse t'admirer de plus près. »

Le charme inconnu de ces louanges prononcées par le beau Slave qui vient de lui sauver la vie; l'expression touchante et noble de son regard; le son doux et caressant de la langue Slave dans la bouche d'un habitant de la plaine ⁽¹⁷⁾; tout l'attire vers Ladovid, comme le suc des fleurs attire la laborieuse abeille.

« Apprends-moi ton nom , »
continua-t-il , « pour que je le

« redise dans mes chants ; pour
« que je te nomme dans les
« hymnes que j'adresse aux
« Dieux immortels ? viens, que
« crains-tu ? Si tu me suis , je
« jure , par les nymphes de ces
« bois , d'orner tes bras et tes
« longs cheveux de perles de
« couleurs , et de brillants mé-
« taux ⁽¹⁸⁾. Mes sœurs te prépa-
« reront de leurs propres mains
« un vêtement de peaux de jeu-
« nes lièvres que j'irai moi-
« même chasser dans la forêt.
« Mon père a combattu dans sa
« jeunesse des peuples libres et

« nombreux ⁽¹⁹⁾ ; il a rapporté
« de ces guerres lointaines et pé-
« rilleuses , des ornements de
« femme , dont nous prendrons
« plaisir à te parer. — Où sont , »
dit Miliada , « ces richesses , ces
« colliers , ces métaux ? — Viens
« avec moi , » répondit-il , « je
« et conduirai chez mon père , et
« là tu recevras bien au-delà de
« mes promesses. » A ces mots il
s'approche d'elle , saisit sa main ,
te la jeune sauvage tout entière
à l'idée des riches parures qu'on
vient de lui promettre , se laisse
conduire sans répliquer davan-
tage.

Ils marchèrent long-temps en silence. Ladovid n'avait qu'une pensée, c'était la crainte qu'on ne lui ravît un trésor qu'il lui semblait avoir conquis sur l'univers entier. Il n'osait parler ; il craignait qu'un mot de plus ne détruisît l'heureux effet de ses premières paroles.

Cependant à mesure qu'ils avançaient , la forêt devenait moins épaisse , le jour plus éclatant , et la démarche de Miliada plus timide. Ladovid, cherchant à détourner les pensées qui semblaient ralentir les pas de la

2.

jeune fille , s'adresse à elle en ces mots : « Apprends-moi la « cause de la querelle qui a « failli te coûter la vie ? » Ces paroles lui rappelant le danger qu'elle vient de courir, elle se retourne vers son libérateur , et lui dit : « Lorsque le terrible « ouragan interrompit le sacri- « fice du temple, la frayeur nous « dispersa ; mes compagnes et « moi , nous cherchions en vain « un abri contre l'orage ; sans « doute les malins satyres avaient « formé leur cercle fatal autour « de nous ⁽²⁰⁾. Tu sais que sou- « vent ils se jouent des mortels ,

« égarent les voyageurs , et s'é-
« lèvent à la hauteur des plus
« grands arbres pour les effrayer
« et les confondre. Enfin , les
« nymphes permirent que cha-
« cune de nous trouvât un refu-
« ge. Bientôt le calme revint.
« J'étais profondément endor-
« mie , lorsqu'une de mes com-
« pagnes s'approchant de l'arbre
« sous lequel je m'étais couchée,
« m'appelle et veut s'emparer de
« la place que j'avais choisie :
« Sors d'ici , » me dit-elle : « je
« refuse. Elle me saisit et m'en-
« traîne. Je veux me défendre ;

« elle m'accable de sa force, car
« c'était la plus terrible de mes
« compagnes ; elle marchait tou-
« jours armée ; nos hommes
« mêmes la craignaient, et n'o-
« saient l'insulter. Je me débats ;
« je m'échappe ; elle m'atteint ,
« va me frapper de sa massue ,
« quand tout-à-coup un homme
« paraît à mes yeux. Je crois voir
« un Dieu sauveur. Je m'élance
« vers lui. Ce Dieu, ce sauveur ,
« c'était toi-même. » A ces mots
elle s'arrête, et après un instant
de silence, elle continue ainsi :
« Mais.... où veux-tu me con-

« duire ? que deviendrais-je par-
« mi vous , et quel serait mon
« sort ? — Si tu consens à être
« à moi , » répond le jeune Slave,
« si tu veux être mon épouse ,
« je te présenterai à mon père ;
« tu seras admise au foyer de
« ma famille , et mes dieux do-
« mestiques ⁽²¹⁾ seront aussi les
« tiens. — Qu'est-ce qu'une fa-
« mille et des dieux domesti-
« ques ? — Écoute-moi : Mon
« père et ma mère , moi , et les
« autres enfants que Péroune ⁽²²⁾
« leur a donnés , nous faisons
« nos repas ensemble ; nous de-

« meurons sous le même toit ;
« ce que possède l'un de nous ,
« appartient aussi à tous les au-
« tres ; mais le chef de la famille
« commande aux femmes , aux
« filles et aux plus jeunes hom-
« mes de la maison ; tout lui est
« soumis.

« Les dieux domestiques sont
« ceux qui président au bon-
« heur des habitations ; qui pro-
« tègent les êtres vivants sous des
« toits , et qui nous défendent
« des mauvais génies. Leurs ima-
« ges révérees sont en bois. Ils
« ont la figure humaine et le

« corps couvert de longs poils.
« Nous offrons des sacrifices à
« ces dieux protecteurs, comme
« aux grands Dieux du ciel, et
« ces sacrifices sont offerts en
« commun. Si quelqu'un offense
« l'un de nous, l'autre le défend
« et le venge. Lorsque quelqu'un
« de nous cesse de vivre, les au-
« tres lui rendent les derniers
« devoirs, aussi sacrés pour nous
« que ceux de l'hospitalité. —
« Qu'est-ce que l'hospitalité ? »
reprit-elle en continuant à se laisser emmener, séduite par sa curiosité. — « L'hospitalité, » pour-

suit-il, « nous apprend à ne ja-
« mais refuser l'entrée de notre
« habitation au voyageur qui
« vient s'y présenter. Dans nos
« repas, auprès de notre foyer,
« la place de l'étranger est tou-
« jours la meilleure, et la porte
« de la chaumière ne se ferme
« sur lui que, lorsqu'après l'avoir
« comblé de bénédictions, nous
« le perdons entièrement de vue.
« C'est ainsi que l'homme qui
« touche à sa dernière heure,
« est l'objet de nos soins reli-
« gieux jusqu'au moment du dé-
« part solennel qui le sépare de
« nous pour jamais. »

Miliada écoutait Ladovid avec étonnement, et, tandis qu'il parlait, elle étudiait ses gestes, ses paroles, et le moindre de ses mouvements. Parfois, elle s'arrêtait tout-à-coup, et tombait dans une profonde rêverie. Un moment après, elle devançait son guide, avec la vitesse d'un jeune coursier, et ses pas étaient irréguliers, comme ses idées, comme toutes ses actions. Ladovid, qui craint toujours de la perdre, imagine de lui adresser encore de nouvelles questions pour la retenir auprès de lui : « Comment vivez-vous dans

« vos forêts? » lui dit-il, « comment
« se passent vos journées? Ai-
« mez-vous à vous réunir comme
« les habitants de la plaine? Quels
« sont vos travaux, vos plaisirs?
« — Nous ne nous réunissons
« que pour la chasse, ou pour
« les combats que nos querelles
« font naître. Loin de nous cher-
« cher, le reste du temps, nous
« tâchons de nous éviter. Nous
« ne connaissons d'autre maître
« que notre volonté; le peu que
« nous possédons, nous le ca-
« chons dans la terre, car celui
« qui trouve le bien d'autrui,

ne s'enrichit jamais.

« l'enlève , ou par la force , ou
« par l'adresse. Parcourir nos
« forêts , combattre , vaincre ,
« dérober , voilà nos seuls plai-
« sirs. — Ton père , ta mère , »
repartit Ladovid , « sont-ils par-
« mi les vivants ? — Ma mère ,
« ma mère ! » répéta-t-elle en
riant , « aussitôt que je cessai de me
« nourrir de son lait , et que je
« pus me passer d'elle , elle me
« laissa marcher seule , comme
« font toutes les autres mères.
« J'appris à courir , en poursui-
« vant les lièvres de la forêt ,
« et des enfants de mon âge m'en-

« seignèrent à pourvoir à tous
« mes besoins. Quelquefois, ce-
« pendant, je rencontre ma mère
« et je la reconnais. Quant à
« mon père, je ne sais où il se
« trouve; parmi nous, on ne con-
« naît que la femme à qui l'on
« doit le jour; car on lui appar-
« tient jusqu'au moment où l'on
« n'en a plus besoin. — Le nom
« de Lâdo, protecteur des époux,
« est-il donc inconnu dans vos
« forêts? — Je ne connais pas
« ce Dieu. — C'est le Dieu de
« l'amour, c'est celui du bon-
« heur; c'est le Dieu qui préside

« à l'union durable de deux êtres
« qui s'aiment, et qui ne se sé-
« parent plus qu'en mourant. —
« Une union pareille ne peut pas
« exister, » dit Miliada avec éton-
nement. « Comment peut-on se
« rappeler l'un de l'autre, et pour-
« quoi songer à se retrouver? —
« Dieux du ciel! » s'écria Lado-
vid, « que vos Slaves sont mal-
« heureux! Au nom de Lâdo,
« viens habiter nos plaines pour
« toujours! Mon père sera le tien,
« je serai ton époux, nous ne
« nous quitterons jamais! — Oh!
« non! je n'abandonnerai pas nos

« forêts pour toujours, » dit-elle
en rejetant la main de Lado-
vid, « les nymphes m'en puni-
« raient, les satyres viendraient
« me poursuivre jusque dans
« vos habitations. — Je te met-
« trai sous la protection de nos
« Dieux domestiques, ils sauront
« te défendre. Ah! crois-en mon
« amour, tu seras heureuse. Tu
« seras la plus belle, la plus ri-
« che des femmes de nos tribus...
« — Et si jamais je me lasse de
« vivre comme vous, pourrais-je
« revenir à mes arbres chéris?
« — Ah! Miliada! nos plaines

« sont préférables à vos forêts :
« l'air y est plus pur , la vie
« plus douce. Chez nous , les
« jeux, les chants, le soin des nom-
« breux troupeaux , la tendresse
« de mes parents pour la compa-
« gne de ma vie , les caresses de
« mes sœurs , l'amour de ton
« époux , chasseront de ton sou-
« venir et vos arbres, et vos tris-
« tes plaisirs. »

Ladovid parlait encore lors-
que Miliada, qui découvrait en ce
moment un horizon à perte de
vue, avait déjà cessé de l'entendre
et ne s'occupait plus que des nou-

veaux objets qui se déployaient à ses yeux. Elle ne s'était jamais autant éloignée de la forêt ; à mesure qu'elle avançait dans la plaine, il lui semblait avoir trop d'air pour respirer. Plus d'une fois, elle crut pouvoir s'élever dans l'espace ; il lui paraissait qu'une terre sans arbres ne pouvait soutenir ses pas. « Comme nous sommes petits au milieu de cette vaste plaine ! » répétait-elle en frémissant.

Ladovid jusqu'ici tout occupé de la belle sauvage qu'il venait d'arracher aux forêts, commen-

çait à voir avec inquiétude s'approcher l'instant de son retour dans sa famille. « Mon père me
« blâmera, sans doute, » se disait-il, « d'avoir pris pour mon
« épouse une fille élevée au mi-
« lieu d'un peuple sans mœurs ;
« ma mère et mes sœurs vont
« rougir à sa vue ; dépourvue de
« vêtements, étrangère à la pu-
« deur, elles la fuiront !..... » Ces idées le rendaient chagrin et rêveur.

Cependant Lémiana, la tendre mère de Ladovid, son vieux père, ses sœurs avaient passé dans l'at-

tente, toute la nuit et tout le jour.

Au retour du sacrifice, chaque famille de la tribu, suivant un usage antique et religieusement observé, se livrait à la joie d'un repas, pour fêter cette journée solennelle.

Déjà Lémiana et ses deux filles avaient fait cuire dans un grand vase de terre, des viandes mêlées d'herbes aromatiques, exhalant une douce vapeur qui se répandait dans la chaumière. Déjà le pain et le sel ⁽²³⁾ étaient placés sur le milieu de la table, et l'hydromel à

la blanche écume , menaçait de s'échapper avec bruit du vase qui le contenait. On n'attendait plus que Ladovid , et Ladovid ne paraissait pas encore. Le vieillard que son grand âge et ses infirmités avaient empêché de se rendre au temple , demandait d'un ton sévère la cause du retard de son fils. « Depuis quand , » disait-il , « depuis quand les enfants
« manquent-ils au devoir sacré
« d'une réunion de famille , in-
« stituée par nos aïeux , et respec-
« tée dans toute la tribu ? pour-
« quoi , » dit-il , en s'adressant

à son épouse, « ton fils n'est-il
« pas déjà assis à cette table
« à côté de son père ? » Lémiana, qui depuis long-temps cachait à son époux l'agitation de son cœur, lui répond d'une voix émue : « Notre enfant ne peut
« tarder davantage, il connaît
« son devoir. » — « Mais n'êtes-
« vous pas tous revenus du tem-
« ple en même temps, » observe le vieillard : « où était alors La-
« dovid ? » — « Nous marchions
« mes filles et moi, au milieu
« du groupe des femmes, » reprit Lémiana ; « selon l'usage, les hom-

« mes allaient séparément. Pen-
« dant le sacrifice, j'ai aperçu La-
« dovid; il se tenait à la porte du
« temple, et regardait passer les
« filles sauvages de la forêt avec
« une attention qui me parut
« singulière. Tout-à-coup, au
« milieu de la cérémonie, nous
« avons été surpris par un orage
« terrible. Depuis, j'ai cherché des
« yeux notre enfant, mais je ne l'ai
« plus revu. Je le croyais parmi
« nos jeunes Slaves, et je ne puis
« comprendre ce qui peut l'ar-
« rêter loin de nous. » — « Peut-
« être la poursuite d'un ours ou

« d'un renard l'aura-t-elle attiré
« dans la forêt, » dirent en rou-
gissant les sœurs de Ladovid.
— « Attiré dans la forêt des sau-
« vages ? » reprit le vieillard.
« Jamais, jamais un habitant de
« la plaine n'a pénétré dans ce
« séjour de rapine et d'horreur.
« Ignorez-vous que nos jeunes
« Slaves ne vont chasser que dans
« les bois qui s'étendent à l'O-
« rient sur les bords du grand
« fleuve ? Et puis, ne voilà-t-il
« pas ses armes suspendues ? » —
« Il a sur lui son javelot, » reprit
Lémiana. — « Mais, » répliqua

le vieillard, « on ne s'expose pas
« à poursuivre des bêtes fauves
« sans avoir son arc et ses flèches.
« D'ailleurs la nuit ne l'aurait-elle
« pas forcé à renoncer à cette
« poursuite, et à reprendre le
« chemin de ses foyers? non,
« non, c'est en vain que vous lui
« cherchez une excuse. Ladovid
« oublie aujourd'hui son père et
« son devoir. Ladovid! lui qui
« jusqu'à ce jour ne nous a donné
« d'autre peine que son éloigne-
« ment pour le mariage! lui! qui
« toujours le plus exact à rem-
« plir ses devoirs, était le mo-

« dèle des jeunes hommes de la
« tribu. » — « Ah! sans doute, »
s'écria Lémiana , « sans doute
« quelque malheur lui sera sur-
« venu. Egaré par les satyres ,
« mon enfant erre peut-être sans
« pouvoir retrouver le chemin
« de sa demeure! qui sait si
« jamais nous le reverrons! »
— « Mes filles, » dit en soupirant
le vieillard qui commençait à par-
tager les inquiétudes de son
épouse, et se repentait dans son
cœur d'avoir accusé son fils :
« allez, et parcourez toute la tri-
« bu; allez, et de porte en porte

« demandez Ladovid, notre uni-
« que espérance. »

Les deux jeunes filles sortirent avec précipitation de la chaumière, et la triste Lémiana, les yeux tournés vers les images de ses Dieux domestiques, les invoquait tout bas en versant des larmes amères.

Toutes les recherches des sœurs de Ladovid furent inutiles. Personne ne l'avait vu après la cérémonie, et chacun se demandait comment un fils aussi tendre, aussi plein de respect, pouvait rester éloigné de sa famille

lors d'une réunion consacrée.

Une foule d'amis se rendit à la chaumière de ses parents affligés, et tous cherchèrent à l'envi à alléger leur inquiétude, en leur adressant de douces et consolantes paroles.

Dès qu'il fit jour, on envoya vers le prêtre du fleuve, mais cette recherche eut aussi peu de succès que les autres. Combien la journée parut longue à ce vieux père, à cette mère désolée! Combien de craintes et d'angoisses jusqu'au moment du retour de Ladovid!

La nuit régnait dans le ciel et sur la terre ; des lumières répandues çà et là dans la campagne, annonçaient à Ladovid qu'il n'était plus éloigné de son habitation. Une flamme légère et mouvante semblait venir au devant d'eux. Miliada la prenant pour un fantôme nocturne ⁽²⁴⁾ fut saisie de frayeur, et refusait d'aller plus loin. « Ne crains rien, » lui dit le jeune Slave, « nous sommes déjà sous la protection de Lâdo ; aucun malheur ne peut t'atteindre ; la lumière qui frappe ta vue est sans doute un

« morceau de bois allumé, dont
« on se sert chez nous pour s'é-
« clairer pendant la nuit.

C'était en effet la mère de La-
dovid; inquiète, éperdue, et ne
pouvant plus résister à l'agitation
de son cœur, elle était sortie de
sa cabane pour le chercher au ha-
sard. Elle pleurait, et l'appelait à
grands cris. « Ma mère ! » lui
dit le jeune Slave, lorsqu'il fut as-
sez près d'elle pour reconnaître sa
voix : « tu m'appelles, tu me cher-
« ches, et je suis ici près de toi !
« — Que Péroune soit mille fois
« béni ! » dit-elle, « cher enfant ! »

Et , après l'avoir serré dans ses bras : « Hélas! hélas! » s'écrie-t-elle , « je t'avais cru égaré par les
« méchants satyres, enlevé par les
« Nymphes de la forêt; je crai-
« gnais qu'elles ne m'eussent pri-
« vée de mon fils pour toujours.
« — Ma mère , au nom du Dieu
« de l'hospitalité , » lui dit La-
dovid , « reçois cette jeune fille ;
« elle me plaît ; je la prends pour
« mon épouse ; donne-lui des vê-
« tements ; conduis-la dans le
« bain ; qu'elle se repose auprès
« de toi de la fatigue de son voya-
« ge ; et demain , à la pointe du

« jour, après l'avoir parée de tes
« propres mains, tu la présente-
« ras à mon père. O ma mère !
« combien je redoute la pré-
« sence de ce père vénérable !
« — Ne crains rien, mon en-
« fant! » dit l'heureuse Lémiana,
« ton père pourrait-il sentir autre
« chose que la joie de te revoir!
« — C'est toi, c'est toi seule, »
reprit-il, « qui es dans ce mo-
« ment tout mon espoir ; je te
« la confie. » Et à ces mots, il
s'éloigna de toutes deux en jetant
un long regard sur Miliada et sur
sa mère.

La bonne Lémiana, interdite, troublée, osait à peine porter ses yeux étonnés sur la jeune sauvage; trop heureuse en ce moment pour blâmer le choix de son fils, elle se hâta d'exécuter ses volontés : mais, rougissant à l'aspect de cette jeune fille dépourvue de vêtements, elle éteignit la lumière qu'elle tenait dans sa main pour la dérober à ses propres regards, et toutes deux marchèrent dans l'obscurité. La jeune sauvage obéissait pour la première fois de sa vie; la curiosité, l'étonnement maîtrisaient ses esprits, et la rendaient docile.

Cependant Ladovid, assis à la porte de la chaumière, la tête appuyée sur ses mains, attendait avec anxiété le réveil de son père; il entend la voix du vieillard, son cœur bat avec force; il va le trouver, lui explique en peu de mots ce qui a causé son absence; et, d'une voix tremblante, il lui fait connaître la résolution où il est de prendre pour son épouse une Slave, habitante des forêts. Un regard sévère arrête ses paroles, et le glace de crainte. Le plus profond silence succède à ce premier instant. « Mon père, au
« nom des Dieux, au nom de

« Péroune, de Lâdo! » s'écrie-t-il,
« ne m'accable pas de ton indi-
« gnation. Ton silence, l'impo-
« sante sévérité de tes regards me
« tue! Parle-moi, accable-moi de
« paroles injurieuses, mais que
« j'entende le son de ta voix. Je
« baise tes pieds vénérables! Par-
« le, mais, hélas! ne m'ôte pas mon
« épouse! » Le vieillard l'écoutait
en détournant la tête. En vain il
cherchait à cacher l'émotion de
son cœur. Ses yeux étaient pleins
de larmes, et le pardon se lisait
dans ses regards, sur ses lèvres,
dans tout son être. Et relevant

son fils, avec bonté, il prononce ces mots : « Puisque les Dieux le
« veulent ainsi, je me sou mets
« à leurs décrets ! Je te pardon-
« ne ! » Alors, le conduisant en silence devant les images de ses dieux domestiques : « Puissent
« les Dieux protecteurs de notre
« famille, » dit-il, en élevant ses mains vénérables, « bénir ton
« hymen avec celle que tu t'es
« choisie. Mes vœux sans doute
« ne sont accomplis qu'à demi.
« Depuis long-temps, je désirais
« te voir prendre le titre sacré
« d'époux; mais c'était avec une

« des filles de nos tribus.....
« Lâdo ne l'a point permis , et
« je me résigne aux décrets des
« Dieux. Si la tendre Dzidzi-
« lia ⁽²⁵⁾ t'accorde des enfants ;
« si les hommes abondent dans
« ta famille ⁽²⁶⁾, je bénirai mon
« sort et ton amour. Je veux
« voir ta future épouse. »

Ladovid , transporté de joie ,
et le visage baigné des larmes
de la reconnaissance , se jette
aux pieds du vieillard , et s'é-
lance hors de la chaumière. Ses
sœurs, placées derrière une porte
intérieure, avaient tout entendu,

et, le cœur palpitant, respirant à peine, suivent de loin l'heureux Ladovid, afin de voir plutôt leur future sœur.

Miliada, qui s'était rendue avec Lémiana dans la chambre du bain, recevait alors les soins délicats de la tendre mère de Ladovid ; lorsqu'elle entra dans cette chambre, la jeune sauvage fut saisie d'un effroi religieux. Comme elle n'avait jamais vu d'autres murs que ceux du temple, elle se crut en présence de quelque divinité, et chercha des yeux son image. La bonne Lémiana s'en

aperçut, et lui expliqua pour quel usage ce lieu était destiné. Elles avaient, jusqu'alors, gardé le plus profond silence, mais aussitôt qu'il fut rompu, les questions de Miliada se succédèrent en foule. Elle voulut savoir le nom de chacun des objets qui frappait ses regards; elle ouvrit mille fois, et la petite fenêtre, et la porte du bain, et parcourait avec rapidité tous les bancs placés autour de la chambre; on eût dit d'un oiseau qui, vers la fin du jour, voltige de branche en branche, et cherche un abri pour la nuit

prochaine. Lémiana, quoique occupée des préparatifs nécessaires pour le bain, la suivait des yeux, et, songeant qu'elle voyait en elle la future épouse de son fils, tâchait d'étouffer les soupirs qui s'échappaient de son cœur maternel.

Lorsqu'elle eut fait chauffer de l'eau du fleuve, elle prit des branches de sapin odorant; les arrangea avec symétrie sur un large carré, formé de pierres, placé dans un des coins de la chambre, et, après avoir jeté sur le feu une quantité d'eau lim-

pide, qui produisit une vapeur épaisse, elle ouvrit la porte du bain, pour en faire sortir une partie; ensuite elle invita la jeune fille à s'étendre sur un banc de bois poli comme la glace; elle invoqua la déesse de la vie et du bon conseil ⁽²⁷⁾, prit dans sa main de jeunes branches de bouleau, et fit descendre sur le corps de Miliada la vapeur humide et bienfaisante, en secouant ces rameaux, couverts de leurs premières feuilles ⁽²⁸⁾. Miliada, pour laquelle ces usages étaient si nouveaux, ne songeait d'abord

qu'à s'échapper des mains de Lémiana ; mais , lorsque ses regards se portèrent sur les présents qui lui étaient destinés , elle devint soumise, immobile.

Après le bain, la jeune fille fut revêtue d'une longue tunique blanche, et prit quelques instants de repos. Lémiana, se conformant ensuite au désir de son fils bien-aimé, se plut à parer celle qu'il chérissait ; elle orna son cou de plusieurs rangs de perles de couleur, et de colliers d'ambre d'une teinte dorée, que des marchands Vénèdes avaient apportés des

bords de la mer septentrionale.
(29) Elle tressa ses beaux cheveux, en les partageant également sur le front, et lui mit une tunique rouge, brodée de fleurs en laine blanche et bleue. Le père de Ladovid l'avait échangée à Byzance, contre de riches fourrures qu'il y avait portées (30), et la bonne mère l'avait conservée jusqu'à ce jour, pour la future épouse de son fils; cette dignité que les vêtements donnent à la nature, et l'aimable et noble décence, la rendirent cent fois plus belle aux yeux de Lémiana. Elle commen-

çait à l'aimer, depuis le moment où elle osait la regarder sans rougir.

Ladovid vient alors chercher son épouse, et l'introduit dans la demeure de ses aïeux. Le vieillard sourit en lui tendant les bras, et ce sourire paternel fut pour l'ame de Ladovid ce qu'un rayon de soleil est pour la terre longtemps battue par l'orage.

Toute la tribu se réjouit de l'heureux retour du jeune Slave; mais la plupart d'entre eux blâment un choix qui leur paraît insensé, et contraire à leurs mœurs. Les vieillards surtout condamnaient

l'indulgente bonté du vieux père, et prédisaient le malheur de cette union, tandis que les filles de la plaine cachaient difficilement le regret involontaire qu'elles éprouvaient, de se voir préférer une sauvage, indigne de posséder le cœur de Ladovid.

Dès le lendemain, le prêtre du fleuve fut appelé pour bénir les deux époux. Les images des dieux domestiques, placées du côté de l'orient, sur une planche élevée et couverte de toiles de plusieurs couleurs, étaient éclairées d'une multitude de flam-

beaux. Les bancs qui entouraient la chambre, étaient tapissés de peaux de mouton, et le dessus du poêle jonché de branches de genévrier qui, échauffées par la flamme, répandaient une agréable odeur dans toute la chaumière.

La mère et les sœurs de Lado-vid eurent soin de parer Milia-da ; ses cheveux blonds arrangés en une seule tresse, selon la coutume des filles Slaves, étaient noués par des rubans ; une espèce de voile de laine rouge, attaché sur sa tête, lui descendait jusqu'aux pieds ⁽³¹⁾.

Les sœurs de l'époux et les jeunes filles invitées à la noce, chantèrent d'abord des hymnes en l'honneur de Lâdo, dieu de l'amour et du bonheur. Ensuite, une d'elles fit entendre ce chant d'hymen dont les autres filles répétèrent en chœur le refrain :

(32) « Un jeune pin s'élevait sur les
» monts auprès d'une chaumière.

» La jeune Miliada y attendait le jour,

» Son vieux père vint la trouver.

« Suis-moi, » dit-il, « suis-moi, ma
» chère Miliada.

« Ah ! mon père ! mon père ! la nuit est
» bien obscure !

« La lune s'est cachée , et les bois sont
» épais ;

« Les rivières rapides , les torrents dé-
» bordés ;

» Pourrons-nous les passer ?

» Non , non , je ne saurais , je ne pourrais
» te suivre !

« Un jeune pin s'élevait sur les monts
» auprès d'une chaumière.

« La jeune Miliada y attendait le jour.

« Ladovid vint la trouver.

« Ah ! suis-moi , » lui dit-il , « suis-moi ,
» ma bien-aimée !

» Je te suis , Ladovid ! Je te suis , cher
» époux.

« La nuit est belle , et la lune paraît.

« Les bois sont clairs , les rivières tran-
» quilles.

« Les torrents sont à sec, nous allons les
» passer.

« Je te suis, cher époux ! partout je te
» suivrai ! »

Lorsque les chants eurent cessé, le prêtre vénérable, assis à la place d'honneur, sous les images des dieux domestiques, se lève, sort de la chaumière avec le père de Ladovid, et tous deux, suivis d'une foule d'hommes et de femmes de la tribu, prennent le chemin du fleuve, sur le bord duquel on doit offrir le sacrifice. Les

jeunes filles restent auprès de Laidovid et de sa future compagne. Alors la bonne Lémiana s'adressant à une femme âgée qui, pendant la cérémonie devait tenir lieu de mère à la jeune sauvage⁽³³⁾, lui demande la permission de défaire la tresse unique, qui orne la tête de Miliada. Cette permission accordée, Lémiana forme aussitôt deux tresses des beaux cheveux de l'épouse, suivant la coutume des femmes mariées⁽³⁴⁾. Dans ce moment, le groupe entier des filles Slaves s'élançe vers Miliada, et l'enle-

vant d'auprès de son époux, l'environne pour la dérober à ses regards. Ladovid s'efforce de la reprendre, mais les jeunes filles ont formé autour d'elle un mur impénétrable, et l'époux est obligé de leur présenter la rançon d'usage; c'étaient des gâteaux, des colliers, des rubans⁽³⁵⁾. Il l'obtient à la fin, l'emmène hors de la chaumière, et Lémiana, la couvrant une seconde fois du voile de laine rouge, tous marchent vers la rive sans tarder davantage.

Deux autels y avaient été élevés à peu de distance l'un de l'au-

tre. Sur l'un des deux, on immole en l'honneur de Volosse ⁽³⁶⁾ un agneau blanc, que les sœurs de Ladovid avaient nourri elles-mêmes. Le prêtre, après l'avoir arrosé d'hydromel, symbole de la douceur d'une heureuse union, bénit les époux au nom de tous les dieux, en les nommant chacun par son nom ⁽³⁷⁾. Il se dirige ensuite avec ceux qui l'entourent vers l'autre autel, consacré aux nymphes des forêts. Alors Ladovid s'éloigne pour un moment; il reparaît bientôt conduisant par la crinière, une belle

jument qui n'avait pas encore eu de petits ; il s'approche de l'autel, et élevant la voix , « Recevez » cette offrande, » dit-il, « Nymphes aux blonds cheveux ! Vierges des forêts ! Je vous l'avais » promis ; vous avez exaucé ma » prière , et je viens accomplir » mon vœu. » A ces mots , il livre la victime au prêtre du fleuve, et le noble animal, percé jusqu'au cœur, tressaille, palpite et tombe sans mouvement.

Après la cérémonie , on retourne à la chaumière , où la bonne Lémiana , qui avait de-

vancé les époux, les reçoit à la porte de la chambre nuptiale. Elle était couverte d'une peau de brebis, symbole de la richesse des troupeaux; et, tenant dans ses mains une jatte remplie de grains, image de l'abondance, elle les répandait sur le passage du couple fortuné ⁽³⁸⁾. « Que Volosse protège vos troupeaux, » dit-elle en les embrassant, « et que Péroune vous préserve du mal! que le dieu bienfaisant, le dieu fort, le dieu des dieux, dont le temple est le ciel même qu'il remplit de sa puis-

« sance , soit à jamais loué dans
« nos tribus ! qu'il bénisse la bon-
« té sur la terre , le courage dans
« les combats , et l'hospitalité
« dans les demeures ! »

Ladovid , les yeux baissés ,
recueillait dans son cœur les pa-
roles de sa tendre mère , et Milia-
da , muette d'étonnement , voyait
tout avec surprise ; son exis-
tence entière semblait avoir passé
dans ses regards.

Lorsque Lémiana eut cessé de
parler , elle conduisit les époux
à une table couverte de mets di-
vers , tels que des poissons sa-

lés, du laitage, des groseilles et des fruits du viorme confits dans du miel. Le père, la mère, les parents de Ladovid et la femme âgée qui tenait lieu de mère à Miliada, se placèrent autour de la table; on porta plusieurs fois la santé des nouveaux époux; et Lémiana, prenant ensuite des bras de sa plus proche parente un enfant mâle nouveau-né, le présente au jeune couple⁽⁴⁰⁾ et dit : « Puissiez-vous, ô mes enfants, avoir des fils en abondance; la bénédiction des dieux alors, sera sur notre demeure ! »

Dès le moment où les époux avaient pris le chemin de leur habitation , les sœurs de Ladovid ainsi que les autres jeunes filles, s'étaient éloignées ⁽⁴¹⁾. Le prêtre, conduit par les vieillards de la tribu chez le plus riche d'entre eux, en avait reçu l'hospitalité jusqu'au lendemain , et les femmes mariées avaient seules , d'après l'usage , suivi la marche nuptiale ⁽⁴²⁾. Ce sont elles maintenant qui célèbrent dans leurs chansons Ladovid et Miliada ; elles continuèrent jusqu'à la fin du repas , et long-temps après avoir quitté la chambre , le

chœur des femmes mariées redisait encore dans ses chants :
« Paix et félicité sur la terre à ces
« heureux époux ! »

Miliada passa les premiers jours de son mariage dans les réjouissances et le bonheur. Ladovid lui avait inspiré la passion la plus vive ; mais habituée à l'indépendance , elle ne se laissait diriger ni par la mère , ni par les sœurs de son époux. En vain cherchaient-elles à lui enseigner les occupations de son sexe , à filer le chanvre , à paître les troupeaux , à moissonner dans les

champs , Miliada fuyait aussitôt qu'on voulait lui parler de travail. Elle restait presque tout le jour hors de la maison , et pour l'y faire rentrer , il fallait avoir recours à la ruse , ou lui promettre des récompenses. Plus d'une fois ne voulant garder sur elle aucun vêtement , elle s'en dépouillait, et selon son ancien usage, s'exposait ainsi, sans honte, à tous les regards. Les sœurs de son époux la ramenaient à leur mère en rougissant. Lémiana la réprimandait avec douceur; mais l'indifférente Miliada , n'éprou-

vant ni peine, ni dépit, oubliait bientôt les remontrances qu'on lui avait adressées, et se livrait toujours à ses goûts sauvages.

Cependant les femmes des tribus voisines étaient indignées de voir braver ainsi, sous leurs yeux, les lois de la pudeur, et lorsque les chefs de famille venaient en faire de vifs reproches au père de Ladovid, il s'écriait en soupirant :

« Est-ce moi qui ai donné cette
« épouse à mon fils ! Je n'ai pas
« pu résister aux dieux ; et depuis
« qu'elle est au nombre de nos
« enfants, Lémiana et moi nous

« avons tout tenté, tout fait pour
« corriger ses mœurs sauvages....
« hélas ! hélas ! fuyez-la , fuyez-
« nous ! plaignez - moi et ne me
« blâmez pas ! »

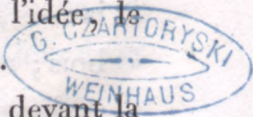
Ladovid, heureux d'être aimé, fier d'avoir touché un cœur indompté, souffrait dans son épouse et son manque de modestie, et la rudesse de son caractère; elle lui semblait plus belle, plus digne du cœur d'un guerrier que toutes les filles slaves de la plaine; il comparait sa beauté à celle des lieux sauvages qui l'avaient vue naître, et content de son choix, aveuglé

par son amour, il l'aimait comme un héros aime la victoire.

Miliada , au contraire , sentait toujours de plus en plus la privation de cette liberté qu'elle avait possédée. L'ordre et la sagesse qui régnaient dans la famille de Ladovid ; la pudeur des femmes de la plaine , la tendresse même de son époux , devinrent bientôt pour elle des chaînes insupportables. Elle rêvait , elle soupirait souvent , et lorsque Ladovid lui en demandait la cause : — « La « liberté, » répondait Miliada, « la liberté que je n'ai plus, »

répétait-elle avec l'accent de la douleur. « Si je regarde autour
« de moi, je vois une plaine à
« perte de vue... mon œil est
« libre, et je ne le suis pas !....
« tes sœurs, ta mère et toi, vous
« êtes toujours sur mes traces !
« le jour pénètre à peine dans
« nos forêts, mais j'en connais
« tous les détours, et seule, maî-
« tresse de moi-même, j'allais
« où me conduisaient l'idée, le
« désir du moment !...

D'autres fois, assise devant la
porte de la chaumière, « Quand
« pourrai-je, » se disait-elle,



« poursuivre ces lièvres agiles et
« ces adroits renards qui peu-
« plent nos forêts? Quand pour-
« rai-je encore défier l'écureuil
« en vitesse, l'atteindre, le saisir
« sur la plus haute branche de
« nos vieux arbres? Hélas! La-
« dovid, Ladovid! tu m'as trom-
« pée, je ne suis point heureuse!
« ces travaux qui tous les jours
« recommencent et ne changent
« jamais, sont ignorés dans nos
« bois; nous ne connaissons pas
« ces longs habits qui enchaînent
« tous les membres et gênent les
« mouvements: une simple peau

« nous enveloppe en hiver ; c'est
« le froid et non la honte qui
« nous force à nous vêtir ! honte,
« devoir, mots fatiguants ! quand
« cesserai-je de vous entendre ! »

Lorsque Ladovid la trouvait livrée à ces tristes pensées, toujours esclave de sa passion, il allait même jusqu'à murmurer contre son père. Il accusait injustement et sa tendre mère et ses sœurs, et fuyant la maison paternelle, il passait des jours entiers loin de sa famille avec sa chère Miliada.

Tantôt, pour tâcher de la distraire de ses peines, il lui ensei-

gnait à lancer le javelot ; tantôt à guider son cheval favori ; quelquefois , il la conduisait au milieu des rondes ⁽⁴³⁾ que formaient en chantant les filles des tribus voisines ; mais lorsque Miliada s'approchait de ce groupe joyeux , l'expression de la gaieté s'effaçait sur le front de ces jeunes filles ; elles devenaient sérieuses , et les jeux étaient suspendus. Ladovid s'éloignait d'elles avec dépit , et ramenait sa jeune sauvage à la demeure de son père.

Ce vieillard vénérable , depuis long-temps en proie aux douleurs

filles de la vieillesse , tomba dangereusement malade. Ladovid ne quitta presque plus le chevet paternel, et l'accomplissement d'un si saint devoir le tenait souvent éloigné de son épouse , dont les ennuis devenaient de jour en jour plus accablants. Trop souvent livrée à elle-même depuis la maladie du vieillard , sa pensée s'élançait avec une nouvelle force vers les bois qui l'avaient vue naître. Elle tenta plusieurs fois de s'échapper. Elle en trouva bientôt l'occasion.

Un matin , tandis que Ladovid

et sa famille, prosternés devant les images de leurs dieux domestiques, leur adressaient des prières pour la guérison du vieillard en proie aux souffrances cruelles, Miliada se soustrait à leurs regards, détache les armes suspendues au lit de son époux, se dépouille de ses vêtements, et s'élanche dans la plaine, emportant avec elle de riches fourrures et de nombreux ornements. Les cabanes voisines étaient encore fermées; un brouillard épais semblait réunir le ciel à la terre; les oiseaux voyageurs tels que la pi-

voine, la caille, le loriot, le rossignol, sur la branche du bouleau, le phalarope près de la rive du fleuve, prédisaient dans leurs chants une belle journée d'été, et Miliada foulait d'un pied rapide le gazon velouté de la plaine ; des chevaux groupés çà et là, mangeaient l'herbe humide, et des poulains nouveau-nés folâtraient autour de leurs mères. — La jeune sauvage aperçoit le beau coursier de Ladovid ; aussitôt elle se résout à enlever ce compagnon fidèle de son époux ; elle veut le saisir par sa longue cri-

nière; à son approche le fier animal se cabre, enfle ses narines, dresse les oreilles; mais reconnaissant la main qui l'avait guidé tant de fois, il se calme, baisse la tête, et se laisse conduire sans résistance.

Lorsque la prière du matin fut terminée, Lémiana et ses enfants s'empressèrent autour du vieillard. Il poussait de longs gémissements, et demandait à revoir tous ses enfants avant de quitter la vie. « Amène-moi ta Mi-
« liada, » dit-il à son fils. « Peut-
« être les paroles d'un mourant

« produiront-elles sur son cœur
« un effet salutaire !... » Lado-
vid obéit en pleurant ; mais inu-
tilement il cherche son épouse ;
son javelot , premier don de ses
amours , ne se trouve plus près
de sa couche abandonnée ; la
chambre est en désordre ; il aper-
çoit les vêtements de son épouse,
jetés sur un banc ; il l'appelle en
vain. « Elle m'a quitté ! » s'écriet-
il. « O Lâdo ! ô Péroune ! com-
« ment l'avez-vous permis !...
« Elle m'aura quitté pour tou-
« jours ! Elle sera retournée
« dans sa forêt si chérie !

« Où la chercher, où la trou-
« ver ? » Dans ce moment, une
voix lamentable se fait entendre;
elle nomme Ladovid. C'était la
voix de son père qui l'appelait
pour la dernière fois. Ladovid
frémit, et déchiré par une dou-
ble douleur, s'élançe vers son
lit, et le trouve près d'expirer.
« Je meurs, » lui dit-il, « prends
« soin de ta mère, de tes sœurs;
« chéris ton épouse. . . . » A ces
mots, Ladovid tomba sans mou-
vement aux pieds du vieillard,
qui déjà ne voyait plus ce qui se
passait autour de lui. « Lémiana, »

dit-il à sa compagne désolée, « je
« vais te quitter ; la mort m'ap-
« pelle. . . . ; et vous, mes filles,
« c'est à vous de servir, de con-
« soler maintenant , jusqu'au
« jour qui nous réunira ⁽⁴⁴⁾, celle
« qui m'a fidèlement servi sur
« cette terre... ⁽⁴⁵⁾ Que Ziva te
« conserve la vie, ô ma bonne
« épouse ! L'humide terre, no-
« tre mère commune, va me re-
« cevoir dans son sein. Je veux
« que mon tombeau soit vaste
« et élevé ⁽⁴⁶⁾, afin que mes en-
« fants puissent apercevoir de
« loin , le lieu qui me ren-

« ferme..... Sacrifiez sur ma
« tombe le plus ancien, le plus
« fidèle de mes chevaux; que les
« Dieux redoutables. . . . ! » A
ces mots, il cessa de parler et de
vivre.

Ladovid ne reprit l'usage de
ses sens, que pour sentir et voir
toute l'étendue de son malheur.
Sa mère et ses sœurs, les yeux
fixés sur celui qui n'était plus,
exprimaient par de longs san-
glots, la douleur qui les oppres-
sait. « Ah! mon époux, mon bien-
« faiteur! » s'écriait Lémiana,
« tu nous a quittés pour tou-

« jours ! Comme un aigle quitte
« son aire pour s'envoler dans
« d'autres régions, tu as quitté
« tes enfants, tu as quitté ta
« compagne soumise. . . . Adieu !
« mon époux et mon maître ;
« tout est fini pour Lémiana ! Je
« ne te verrai plus assis auprès
« du foyer de tes pères ! Ta place
« est vide, abandonnée !—L'an-
« cien de notre famille nous a
« laissés pour toujours ⁽⁴⁷⁾. » Ces
paroles prononcées avec l'accent
de la plus vive douleur, rappel-
lent le jeune Slave à lui-même.
Il ne s'occupe plus qu'à rendre

les derniers devoirs à son père.

(48) Un vieillard vénérable, le plus respecté dans la tribu, par son grand âge et ses vertus, va, pendant la nuit, un bâton noir à la main, annoncer, de porte en porte, aux habitants de la plaine, la mort du père de Ladovid; et les invite à venir prendre part à la triste cérémonie.

On se réunit aussitôt : la marche commence ; chacun porte une torche allumée, et les femmes, en suivant le convoi, mêlent leurs gémissements à ceux de la malheureuse Lémiana.

Après avoir déposé dans la terre la dépouille mortelle du respectable Slave , on sacrifie sur sa tombe son cheval favori, que l'on enterre ensuite avec son maître , et l'on y joint aux ustensiles dont le vieillard s'était servi , une échelle de peau , ses vêtements et les armes qu'il avait portées dans sa jeunesse.

Lorsque tout est accompli selon l'usage , on élève sur le tombeau un tertre funéraire, en forme conique , près duquel les jeunes Slaves se livrent des combats simulés, en l'honneur du défunt.

Cependant la famille affligée se retire dans sa chaumière , au milieu des chants lugubres et des éloges mille fois répétés, que toute la tribu donne au souvenir du vertueux vieillard. Le jour paraît , tout rentre dans le silence , et le calme se rétablit : mais ce calme qu'une vive douleur précède et que suit une profonde et muette douleur.

Lémiana quitta pour toujours ses vêtements de couleur, et s'habilla de blanc , image d'une vie sans reproche ⁽⁴⁹⁾.

Ladovid , après avoir suivi re-

ligieusement les ordres de son père , prend la résolution d'aller à la recherche de son ingrate épouse. Sa mère et ses jeunes sœurs lui représentaient en vain que Miliada était indigne de sa tendresse , il n'écoutait que sa passion. Elle avait repris sur son cœur tout son premier empire. Il va trouver deux de ses compagnons les plus fidèles : « N'abandonnez pas ma mère, » leur dit-il , « ayez soin de mes sœurs. Si je ne reviens pas avant dix soleils , » ajouta-t-il , « vous ne me reverrez plus ; je vais errer

« comme une plume légère que
« le vent enlève et égare. Je vais
« m'enfoncer dans la sombre fo-
« rêt des Slaves sauvages ; je re-
« demanderai ma compagne aux
« nymphes qui l'habitent ; je pé-
« nètrerai jusque dans les lieux
« les plus reculés de ce dange-
« reux séjour. Ni la férocité des
« sauvages , ni les pièges des sa-
« tyres ne sauraient m'intimi-
« der. Adieu , mes compagnons !
« je vous laisse ma mère ! » Ces
deux amis lui donnèrent la main,
et ce fut une promesse tacite de
tenir lieu de protecteurs à la fa-

mille de Ladovid. « Allez, » dit-il à ses sœurs en retournant dans sa chaumière, « allez me
« préparer mon bon cheval,
« mon fidèle Lety ⁽⁵⁰⁾ aux pieds
« agiles. Adieu, ma mère, » dit-il à Lémiana, « cesse de répandre
« des larmes : tu me reverras ;
« tes vœux seront exaucés ! —
« Eh quoi ! » s'écrie-t-elle, « si tu
« me laisses sans protecteur, sans
« appui ; si tu nous abandonnes,
« qui viendra nous défendre ?
« qui nous conservera notre
« bien ? Oserons-nous jamais re-
« cevoir l'étranger qui se présen-

« tera pour nous demander un
« asile? Peux-tu, » répétait-elle en
sanglottant, « quitter une triste
« veuve, une mère accablée de
« douleur! — Au nom des
« Dieux! » interrompit Ladovid,
« cesse tes plaintes : mes amis
« auront soin de vous. Je la re-
« trouverai ; je la ramène-
« rai . . . ; je reviendrai si Lâdo
« le permet. Adieu! adieu, mon
« cœur est malade. Je ne puis
« vivre sans elle!.... » Ses sœurs,
les yeux baignés de larmes, vin-
rent interrompre de si tristes
adieux, en annonçant à Ladovid

que le beau Léty ne se trouvait plus dans la plaine. « Frère bien-aimé, notre unique seigneur, ton coursier t'a quitté comme ton épouse; seules nous restons, et tu veux nous abandonner! » Ladovid ne répondit rien, mais sortant de sa chaumière, et sans tourner ses regards vers le toit de ses pères, il prit le chemin de la forêt des Slaves.

Cependant Miliada, qui, dans les premiers moments de son retour, avait éprouvé la joie la plus vive en revoyant ses ar-

bres chéris, n'était maintenant occupée que de la crainte de se voir enlever ses richesses, son javelot, son cheval. Le triste Léty, attaché à un arbre, dans l'endroit le plus sauvage de la forêt, faisait retentir les airs de ses hennissements, et Miliada toujours sombre, toujours inquiète, avait enfoui dans la terre tout ce qu'elle possédait, et ne s'éloignait presque plus d'un lieu qui semblait renfermer sa destinée tout entière. La vue de ses compagnes lui était odieuse. Elle croyait lire dans tous les yeux le désir de la

dépouiller de son bien , et tremblait au seul son de la voix d'un homme. Plus d'une fois , se rappelant la douce existence dont elle avait joui auprès de Ladovid , elle se repentait de l'avoir quitté , mais sans avoir le courage de retourner auprès de lui , tant était forte en elle la crainte d'être punie , pour avoir dépouillé son époux et sa famille. Elle ne supposait pas qu'un autre sentiment que celui de la colère pût occuper le cœur de Ladovid ; et lorsqu'un désir fugitif de retourner dans la plaine venait traverser

sa pensée, aussitôt son imagination lui représentait son époux le bras armé et levé contre elle, pour la punir de mort.

Ladovid errait en vain dans la sombre forêt des Slaves; déjà plusieurs aurores avaient éclairé la cime des arbres, sans qu'il eût encore rencontré un seul des habitants de ces lieux. On touchait à la fin du mois des fruits rouges⁽⁵¹⁾; le temps était chaud, l'air étouffant. Le triste époux de Miliada semblait avoir oublié le soin de sa propre existence. Accablé de fatigue, anéanti par la douleur,

altéré , languissant , ses regards se portent sur un sorbier dont les fruits vermeils pendaient en bouquets au-dessus de sa tête. « Voi-
« là, » dit-il, « la nourriture qu'il
« me faut : âpres autant que le
« chagrin , ces fruits convien-
« nent aux malheureux ! » Ce repas agreste fut pour son corps, ce que la consolation est pour une âme souffrante. Elle lui rendit de nouvelles forces , et il continua sa marche.

Une troupe de Slaves armés de bâtons et de haches, poursuivaient un renard en poussant des

cris aigus : ils rencontrent Ladovid, l'entourent et reconnaissent à ses vêtements qu'il est un habitant de la plaine : « Malheur « à l'étranger qui met le pied « dans nos forêts! » s'écrient-ils avec fureur. — « Mes frères, » reprit Ladovid, en portant la main à son poignard, « je suis « Slave comme vous. Je ne suis « point étranger, vous l'entendez à mon langage. Je ne viens « pas pour vous nuire, j'en prends « à témoin le divin Lâdo, qui « m'amène dans vos bois..... » Mais ces hommes féroces ne lui

répondent qu'en levant contre lui leurs bâtons et leurs haches. Laidovid, s'adossant à un arbre, tend son arc, et, prompt comme la foudre, fait pleuvoir sur eux cent flèches empoisonnées. La mort vole de tous côtés; la terreur règne parmi eux, et les dards meurtriers du héros se suivent avec une telle rapidité, qu'elles semblent ne former à la fois qu'un seul trait prolongé. Le poison circule dans les veines des blessés. Frappé lui-même de toutes parts, ses forces commencent à diminuer; son carquois est épuisé.

sé. Il va périr. Il saisit son glaive à deux mains, et portant autour de lui des regards pleins de fureur, il menace de la voix, de l'œil et du geste. Son aspect redoutable en impose aux plus téméraires, et les arrête, frémissant de rage. Mais aussitôt ils se préparent à l'assaillir tous à la fois pour le terrasser d'un seul coup; quand soudain, un vieillard s'élançait au milieu des sauvages. Cet homme, d'une énorme stature, avait les cheveux longs et épars, le corps revêtu de morceaux de peaux, couverts de pattes d'aigles

et de vautours; il tenait à la main un instrument informe qu'il frappait d'une baguette, et dont le son lugubre retentissait au loin. C'était un habile sorcier ⁽⁵²⁾ qui, après avoir parcouru les contrées que baigne la mer Blanche, ⁽⁵³⁾ où il avait acquis la connoissance des plantes salutaires et des secrets de la magie, était venu s'établir dans l'épaisseur de la forêt, et y exerçait une grande influence sur les Slaves sauvages.

« Laissez aller cet homme, »
s'écrie-t-il; « les dieux le protè-
gent contre vous. Levez les

« yeux et voyez cet aigle qui
« plane au-dessus de l'homme
« que vous ne pouvez vaincre ;
« entendez - vous les cris des
« tristes choucas et des nom-
« breux corbeaux qui , du haut
« des airs, convoitent leur pâture
« funèbre ; ils vous annoncent la
« mort ; reconnaissez à ces signes
« certains la pesante , la terrible
« colère de Péroune. »

A la voix de ce vieillard qui
parle au nom du dieu du ton-
nerre , à la vue de ces signes
redoutés , ils jettent leurs armes
et se retirent les uns après les au-

tres, mais non pas sans lancer sur Ladovid des regards menaçants. Telle une troupe de chiens avides regardent avec une fureur inutile la proie que le chasseur leur ravit.

Ladovid les voit s'éloigner, et remercie les dieux. Il fuit avec horreur ce lieu couvert de morts et de sang. Blessé, accablé de fatigue, il passe plusieurs jours auprès d'un ruisseau qui serpente dans la forêt. Les forces de son corps diminuent; celles de son ame l'abandonnent; il perd jusqu'à l'espoir de revoir Miliada; il

renonce à la vie, sans avoir la force de se donner la mort.

Vers le matin du dixième jour, les hennissements d'un cheval viennent frapper son oreille. Ils lui rappellent son fidèle Léty; et soulevant sa tête appesantie par la douleur, il l'aperçoit à peu de distance. Une femme le conduisait par la bride; c'était Mi-liada. Pendant cette même nuit on avait tenté de lui enlever son beau coursier, devenu l'objet de l'envie des habitants de la forêt. Armée de son javelot, elle avait su le défendre, et disperser les

ravisseurs ; mais, dévorée d'inquiétude, elle n'ose plus rester dans la même partie de la forêt. Elle retire avec précipitation de la terre les richesses qu'elle y avait enfouies, et se hâte de chercher un endroit favorable pour se soustraire avec son bien à la poursuite des Slaves sauvages. Léty, le bon Léty a reconnu son maître. Il résiste aux efforts que Miliada fait pour le retenir, et parvient enfin à s'élançer vers Ladovid. Il s'arrête devant lui, le regarde, et semble vouloir lui dire : « Lève - toi, guide - moi ;

« ton fidèle serviteur vient se
« remettre sous ton empire. » La-
dovid tourne les yeux vers lui, et
son regard lui demande Miliada.
Dans ce moment la jeune sauvage
cherchant à reprendre son cheval
arrive tout près du Slave. A la vue
d'un homme couché sur le bord
du ruisseau, elle s'épouvante et
veut fuir, mais son nom se fait
entendre; elle s'arrête, regarde
et reconnaît son époux. Son pre-
mier mouvement est celui de la
crainte. Elle redoute sa ven-
geance. Elle se croit perdue. « Tu
« viens pour me donner la

« mort », s'écrie-t-elle en tremblant. « Je t'ai dérobé ton cour-
 « sier, ton arme, tes richesses !
 « Les voilà, reprends ton bien,
 « et laisse-moi la vie. » Ladovid
 l'écoutait, et respirait à peine; il
 ne pouvait retrouver ses forces
 pour répondre. Ses idées se con-
 fondent. Des larmes coulent
 de ses yeux. Il balbutie quelques
 mots entrecoupés... Il n'entend
 plus Miliada.

A l'aspect de ce visage déco-
 loré, de ces traits où se peignent
 la douceur, la souffrance, au lieu
 de la colère qu'elle croyait y

trouver, elle est saisie d'une vive émotion. « Que vais-je faire, » se dit-elle, « quel parti prendre?...
« Il m'a regardée sans colère. Il
« ne veut point me punir ! Le
« voilà sans force et sans mou-
« vement ! Ladovid ! écoute-
« moi ! » continue-t-elle en se penchant vers lui. « Quittons ces
« lieux ; tu n'es pas en sûreté
« dans cette forêt, peuplée de
« méchants... Mais il me nomme
« tout bas. Il gémit ! est-ce donc
« moi qui ai causé son mal ? O
« dieux ! O Péroune ! Il est bles-
« sé ! Ce sont nos barbares qui

« l'auront mis dans cet état.....

« Mais il me nomme encore!.....

« Ladovid ! Ladovid ! entends

« ma voix !... »

Les sons de cette voix si chérie raniment les sens du jeune Slave. Il ouvre les yeux, il saisit la main de Miliada, son cœur est content; il renaît à la vie. « Al-
 « lons, » reprend-elle, « fuyons
 « ces lieux où l'envie et l'effroi
 « m'entourent de tous côtés.
 « Je te suivrai partout comme la
 « vague suit la vague, comme
 « un nuage suit un nuage. Lève-
 « toi ! » Ladovid, transporté de

joie , veut se fier aux forces de son ame. Il essaie de se lever , et retombe sur ses genoux. Cependant la vue de Miliada , ses soins , sa pitié surtout , l'espoir d'être enfin récompensé de tant de peine et d'amour , le mettent en état de quitter , au bout de deux jours , cette triste et fatale forêt.

Le fidèle Léty les transporte rapidement à travers les sentiers les plus obscurs et les plus difficiles. La jeune sauvage qui en connaît parfaitement les détours , parvient à éviter toute rencontre fâcheuse. Un autel abandonné ,

couvert de mousse , s'offre à leurs regards. Miliada met pied à terre , et dit à Ladovid , d'une voix émue : « C'est l'autel du « terrible Tchernobog ⁽⁵⁴⁾ , du « génie du mal. Dans les temps « anciens, on y offrait des sa- « crifices. Aujourd'hui encore , « lorsque quelqu'un de nous « passe auprès de ce lieu, il « y dépose quelque offrande « pour apaiser cet ennemi « des hommes. Que pouvons- « nous laisser sur son autel « redoutable? » Ladovid, pour toute réponse, descend de che-

val , brise son arc et son carquois, et s'approchant de cet autel agreste il les y place avec recueillement ; tous deux prosternés lui adressent ensuite cette prière :

« O Tchernobog, toi qui, sous
« des formes hideuses, épouvan-
« tes les hommes ; épargne-nous
« les apparitions effrayantes ,
« les songes pénibles , les dan-
« gers ! ne trouble point notre
« union ! »

Aussitôt qu'ils eurent achevé ces mots, Miliada saisit le bras de Ladovid , et l'entraîne loin de cet autel dont la vue la glaçait

d'effroi. En s'éloignant de ce lieu, des idées riantes remplacèrent peu-à-peu les sinistres pensées qui les occupaient tous deux. Arrivés à la lisière de la forêt :

« Viens avec moi, » dit Ladoïd à son épouse, en lui indiquant le bois sacré qui entoure le temple du fleuve, « nous devons rendre des actions de grâces aux dieux immortels.

— « Eh ! pourquoi ? » lui dit Miliada, « aurions-nous encore quelque chose à redouter ?

— « Non, » répondit-il, « et c'est aussi pourquoi il nous

« faut aller remercier les dieux. »
— « Remercier ! pour ce qui
« n'est plus à craindre ?
— « Oui , la reconnais-
« sance est le sentiment que
« l'on doit aux hommes et aux
« dieux après un bienfait reçu.
« Dis - moi , lorsque tu peux
« te venger d'un ennemi, ton
« cœur bat, il est satisfait ? —
« Oh sans doute ! la vengeance
« est un plaisir divin ! — Je
« le connais comme toi : je
« sens mieux que toi peut-être
« la honte d'oublier une injure,
« et cependant ce plaisir si vif

« laisse toujours dans l'ame du
« trouble , de l'inquiétude. —
« Il est vrai ; mais une chasse
« heureuse , une victoire rem-
« portée dans une querelle , sont
« aussi mêlées d'agitation et d'in-
« quiétude. — Sans doute ; mais
« la chasse, plaisir utile et néces-
« saire , ne cause d'agitation que
« pendant sa durée , et à la suite
« de la querelle la plus vive ,
« rien ne reste dans le cœur que
« la gloire d'avoir soutenu sa
« cause ; la paix se rétablit aussi-
« tôt et sans rancune ; tandis
« que le désir de la vengeance

« laisse en nous un sentiment fu-
« neste qui , semblable au dard
« infecté de poison , déchire et
« dévore le sein qu'il a percé.
« Alors , plus de rencontre heu-
« reuse ; plus de repos , plus de
« sommeil ; tout nous paraît
« ennemi , tout nous semble
« mériter la mort. Ma chère
« Miliada , le plaisir que fait
« éprouver la reconnaissance est
« au contraire sans mélange ,
« sans trouble. C'est ce que
« m'ont inspiré pour toi les soins
« touchants que tu m'as donnés ;
« la tendresse que tu me témoi-

« gnes. » — « Je te comprends ,
« c'est aimer ce qui nous aime ,
« mais la vengeance ne nous est-
« elle pas donnée par les dieux
« mêmes ? » — « Oui , mais elle
« nous vient de Tchernobog, du
« dieu qui préside au mal ; elle
« est nuisible, destructive. La re-
« connaissance, au contraire, est
« douce , bienveillante et dura-
« ble; c'est un don de Lâdo, de
« Ziva , déesse de la vie et du
« bon conseil. » Un signe appro-
bateur de Miliada lui fit entendre
qu'elle l'avait compris. « Mais
« que dira ton père , » lui de-

manda-t-elle, « quand il me ver-
« ra revenir? Je ne crains ni ta
« mère, ni tes sœurs; c'est sa
« colère que je redoute. » A ces
mots, Ladovid porta ses deux
mains sur ses yeux remplis de
larmes, et lui apprit, en peu de
mots, que les Dieux l'avaient pri-
vé de l'auteur de ses jours. « Pau-
« vre vieillard! » dit-elle, en
regardant couler les larmes de
son époux. « Pauvre vieillard!....»
répéta-t-elle encore. Cette expres-
sion de regret fut suivie de quel-
ques moments de silence qu'elle
interrompit par ces mots : « Lors

« que tu appris ma fuite , n'as-tu
« pas désiré te venger et m'at-
« teindre pour reprendre ton
« bien? — Reprendre mon bien,
« me venger? — O Miliada!
« je n'y songeais pas : que m'in-
« portait toutes ces richesses!
« que m'importait même ce bon
« Léty, ce compagnon fidèle de
« ma jeunesse ! Tout était deve-
« nu sans prix pour moi, quand
« tu m'abandonnais. Je te cher-
« chais ; je voulais te retrouver,
« toucher ton cœur, ou mourir.
« Après un combat terrible avec
« une troupe de vos sauvages, je

« périssais auprès du ruisseau ,
« bien moins de mes blessures
« que de la douleur de t'avoir
« perdue, si ta présence chérie
« n'avait éloigné la mort prête
« à me saisir. Miliada , tu me
« rends à la vie, et moi je te
« consacre la mienne ; la voilà
« cette reconnaissance dont tu
« ignorais la douceur. »

Tant de générosité, d'amour
et de tendresse, firent naître dans
l'ame de la jeune sauvage des af-
fections qui jusqu'alors lui avaient
été inconnues. Son cœur lui dit
que cette même reconnaissance

qu'il lui avait apprise, s'y faisait vivement sentir pour lui-même, et c'est alors que, pour la première fois, elle éprouva tout le charme du sentiment; elle jura au nom de Lâdo, de ne jamais retourner dans un lieu où l'on ne connaissait ni le repos, ni le bonheur d'aimer un époux, digne d'inspirer le plus vif, le plus constant amour.

Après avoir offert leurs vœux au dieu du fleuve, les deux époux, pleins de joie, reprirent le chemin de la plaine.

Ce jour-là même, les tribus

slaves célébraient une fête en l'honneur de Koupâlo ⁽⁵⁵⁾, dieu des productions de la terre, afin de lui rendre grâce pour l'heureuse moisson de l'année. Après avoir terminé la récolte du millet et du sarrazin, les jeunes garçons et les jeunes filles se réunissaient dans une plaine riante, qui s'élevait en pente douce vers un bosquet de bouleaux, dont l'écorce argentée se mariait agréablement avec la teinte légère de ses feuilles.

Dès la pointe du jour, plusieurs groupes joyeux avaient parcouru toutes les habitations parsemées

dans la plaine , pour engager leurs amis à venir partager avec eux les plaisirs de cette journée. Les uns tenaient dans leurs mains des jattes remplies de raisins d'ours, de myrtille, de cassis ; les autres , des gerbes de blé, de sarrazin et de millet. Arrivés sur la colline , ils placent les jattes et les gerbes autour d'un jeune arbre, que dès la veille on avait fixé en terre sur le lieu le plus élevé. En un instant, toutes ces branches sont parées de rubans et de morceaux de toile de mille couleurs brillantes. Des

enfants de tout âge courent çà et là , en poussant des cris de joie ; ils allaient et venaient du bosquet voisin dans la plaine , et de la plaine au bosquet , et s'en retournaient les mains pleines de fruits vermeils et de fleurs bocagères. Les jeunes garçons et les jeunes filles , couronnés de bluets , forment en courant des chaînes mouvantes , que tantôt ils resserrent et tantôt ils développent. Dans leurs danses , ils se cherchent , s'évitent et se rapprochent tour-à-tour. D'autres fois , les jeunes garçons tournent sur une

même place, agitent les bras, se baissent, se relèvent en s'animant de la voix et du geste, tandis que les jeunes filles frappent dans leurs mains, et forment des pas cadencés, en changeant de place sans que leurs pieds quittent la terre. Pendant ce temps, un groupe de femme chantait des airs de danse, et dans leurs refrains répétaient mille fois le nom de Koupâlo, le bienfaiteur de la nature.

Les hommes de la tribu vinrent ensuite se joindre à cette troupe joyeuse, pour assister à la fête ;

mais en vain les jeunes filles les invitaient au nom du dieu Kou-pâlo de se mêler a leurs danses gracieuses, ils s'y refusaient ⁽⁵⁶⁾, en disant que ces danses n'étaient point faites pour des hommes en âge de porter des armes. « C'est « à vous, jeunes filles, » ajoutaient-ils, « c'est à vous qu'il con-
« vient de peindre, dans vos
« danses, le plaisir et la mollesse.
« Pour nous, nous ne devons
« former que des danses belli-
« queuses, où les armes à la main,
« nous exprimons la force et le
« courage; c'est aujourd'hui le

« jour de la gaîté, de la recon-
« naissance; laissons reposer nos
« armes, et que le dieu bienfai-
« teur de la terre n'entende au
« lieu du cliquetis de nos glaives,
« que le bruit léger que vous
« faites en frappant dans vos
« mains, et en foulant l'herbe
« touffue. » A ces mots, ils s'assi-
rent sur la terre avec les vieillards
et les matrones qui souriaient
aux jeux de la jeunesse.

Cependant l'inconsolable Lémiana et ses deux filles entendaient tristement les chants joyeux dont le vent apportait

quelques sons jusqu'à leur habitation , sans pouvoir distraire leur douleur. Cette triste mère , les yeux baignés de larmes , les avaient arrêtés sur la tombe de son époux , qui s'élevait non loin de sa demeure. « Aurais-tu pensé , » lui disait-elle dans son cœur , « aurais-tu pensé , lorsque tu me « quittais sur la terre , que ton « fils m'aurait abandonnée ! lui « qui , après toi , devait être le « seul appui de ma vieillesse ! « le chef de ma famille !.... hélas ! « il m'a confiée à des mains « étrangères ! il m'a délaissée !....

« et je n'ai plus qu'à mourir ! »
En ce moment, deux jeunes filles,
compagnes chéries des sœurs de
Ladovid, accourent haletantes,
et criant avec transport : « Ces-
« sez vos larmes, venez, il
« s'avance de ce côté, du
« haut de la petite colline, nous
« l'avons aperçu dans le champ
« d'épeautre. . . . — C'est lui ;
« c'est ton fils , il revient
« avec une femme et son che-
« val ; bientôt tu vas le voir ! »

Qui pourrait peindre les trans-
ports de la bonne mère et des
sœurs de Ladovid ? Lémiana ne

trouvait ni paroles pour exprimer son bonheur, ni forces pour courir au-devant de son fils. Elle allait pourtant se diriger du côté indiqué par les jeunes filles, lorsque Ladovid et Miliada se présentent devant la porte de la chaudière. Des sanglots, des mots entrecoupés, des cris de joie, les exclamations les plus tendres, remplissent cette demeure qui, peu de temps auparavant, n'avait répété que de tristes lamentations; Miliada fut vivement émue par un tableau si doux, si touchant; et, en promettant

de rendre Ladovid heureux, elle obtint aisément son pardon. En effet, le reste de sa vie fut consacré à accomplir un devoir, qui devint pour elle le bonheur même.

Elle ne put cependant s'habituer aux soins du ménage. Suivre son époux à la chasse, l'accompagner dans ses travaux champêtres, monter des coursiers fougueux, furent ses occupations favorites. La soumission muette des femmes de la tribu lui parut toujours injuste, insensée.

Ses mœurs s'adoucirent pourtant peu - à - peu. D'année en

année , elle devenait plus modeste , plus docile ; ses traits prirent , avec le temps , une expression de douceur qui leur avait toujours été étrangère : son teint jusqu'alors rembruni , devint presque aussi beau que celui des femmes de la plaine , et fut en harmonie avec la couleur délicate de ses longs cheveux blonds ; cette même harmonie se répandit dans tout son être. Elle se fit aimer sans peine de toute la tribu.

« L'amour de Ladovid , » disait-elle souvent aux sœurs de son époux , « et la sécurité dont on

« jouit dans vos demeures , sont
« bien préférables à cette in-
« dépendance sans cesse trou-
« blée , ou par la crainte , ou
« par l'envie , ou par des que-
« relles sanguinaires. »

Bientôt le Ciel bénit leur union ; il leur accorda un fils dont la naissance fut un sujet de bonheur pour toute la famille. Le jour même de cet heureux événement ⁽⁵⁷⁾, les femmes de la tribu vinrent en foule visiter , selon l'usage , la jeune mère et féliciter l'heureux Ladovid. La plus âgée d'entre elles , portant

sur sa tête un vase rempli de crème et de millet, s'arrête au pied de la couche maternelle, et élevant le vase dans ses mains, elle prononce ces mots d'une voix solennelle : « Que
« Dzidzilia bénisse ton fils ! et
« que sa taille atteigne la hauteur de ce vase que je tiens
« au-dessus de ma tête. Que Prové⁽⁵⁹⁾ le préserve des actions
« injustes, et le conduise toujours dans sa voie ! Que ton
« enfant soit doux comme ce laitage, et utile aux hommes comme ce millet dans les champs. »

A ces mots , elle place le vase sur une table auprès de Miliada , et s'approchant du nouveau-né, elle suspend à son cou un morceau d'ambre jaune. « Puisse cet am-
« bre, » ajouta-t-elle, « attirer à
« soi les maux du corps que
« Tchernobog voudrait t'en-
« voyer. Que ton visage soit
« frais et vermeil comme le fruit
« de l'airelle et du viorme. » Aussitôt elle pose la main sur le front de l'enfant , récite des prières , et va prendre part ensuite aux réjouissances de la famille.

Ce ne fut pas sans peine que l'on parvint à retenir Miliada dans sa demeure , pendant une journée entière. Dès le lendemain, elle voulut porter son enfant sur le gazon de la plaine , et là , assise auprès de Ladovid , jouissant du bonheur de son époux , tour-à-tour, elle allaitait son fils, le posait sur l'herbe , lui présentait des fleurs , l'appelait , et , dans l'ivresse d'une joie presque enfantine , croyait que son nouveau né l'entendait et répondait à ses caresses.

En peu d'années, elle eut en-

core un fils et une fille. L'amour maternel toujours croissant dans son cœur, acheva d'ouvrir son ame à la pitié, à l'oubli de soi-même et à l'amour de ses semblables.

« Cher enfant, » disait-elle en suivant les premiers pas de l'aîné de ses fils, « je ne te quitterai pas
« comme font les mères de nos
« forêts. Déjà, tu peux courir
« seul, tu n'as plus besoin de
« mon lait; mais j'ai besoin de
« te voir toujours. Oui, Lado-
« vid, » disait-elle à son époux attendri, « toujours me faisait
« trembler ; maintenant tou-
« jours est ma vie ! »

La jeune sauvage sentit de plus en plus le prix de son heureuse existence ; elle la comparait souvent au triste état d'abrutissement de ses anciens compagnons, et son cœur lui suggéra dans la suite mille moyens ingénieux pour établir entre les habitants de la plaine et ceux de la forêt, des relations bienveillantes qui préparèrent ceux-ci, par degrés, à recevoir les bienfaits de la civilisation.

« Les Dieux ont daigné jeter
« un regard sur nous, » dit-elle
un matin à sa famille réunie. « Ils
« m'ont envoyé un songe qui

« vient de me prédire la desti-
« née de Kiye ⁽⁵⁹⁾ mon premier
« né. Il sera fort, il sera sage,
« il sera connu des hommes. «
Alors ils se placèrent tous auprès
du foyer, et Miliada commença
en ces mots : « Cette nuit, dans
« un songe enchanteur, je me
« suis sentie transportée au-delà
« de ces montagnes que nous
« apercevons de notre habita-
« tion. Le jour avait la teinte
« d'une ombre légère, celle de
« la fumée qui sort de nos caba-
« nes. Tout-à-coup la sombre
« forêt où j'ai reçu le jour s'offrit

« à mes regards. Je me disais
« qu'elle ne pouvait être là; et
« cependant je la voyais tou-
« jours; j'entendais le chant des
« oiseaux; les cris des bêtes fau-
« ves, et la voix de nos sauvages
« qui se réunissaient pour la
« chasse. J'étais émue, transpor-
« tée. Un moment après, je
« n'entendis plus rien. Peu-à-
« peu les arbres disparaissaient,
« et faisaient place à un vallon
« traversé par un fleuve im-
« mense; et cependant je ne dis-
« tinguais tous ces objets qu'à
« travers la forêt de nos Slaves.

« Un jeune homme se présente
« devant moi. » — « Je suis
« Kiye, » dit-il, « je suis ton
« fils. » — « A ces mots, tout
« devint clair et distinct à mes
« yeux. Il était beau comme un
« premier rayon du soleil. Il
« marchait, il m'appelait, et
« pour le suivre, mon pied
« glissait sur la terre avec la
« même rapidité qu'il glisse pen-
« dant l'hiver sur la surface du
« grand fleuve. Kiye m'arrête et
« me montre une multitude de
« chaumières qui s'élevaient sur
« le bord escarpé du fleuve. Voi-

« là, » me dit-il, « une tribu que
« j'ai fondée. Elle portera mon
« nom, et deviendra riche et
« puissante. Voilà les trois mon-
« tagnes verdoyantes où les trois
« fils ont fixé leur demeure. Vois-
« tu ces deux guerriers qui des-
« cendent vers le vallon ? C'est
« Stchek, c'est Choriff. Je de-
« mandai ma fille, et Kiye me
« la montra couchée sur le bord
« d'une petite rivière. Ma Ly-
« biada était grande, belle, et
« semblait une nymphe des eaux.
« Elle écartait de la main les
« hautes herbes dont elle était

« entourée, et m'invitait à ve-
« nir auprès d'elle. Mais au mo-
« ment où je dirigeai vers elle
« ma marche rapide, ma fille
« disparut à mes yeux, et je vis
« s'élever sur le bord du grand
« fleuve, une figure immense.
« Elle était aussi haute que les
« vieux arbres de nos forêts. Sa
« tête d'argent brillait comme la
« lune, lorsqu'elle regarde les
« hommes sur la terre. C'était
« l'image imposante du maître
« des Dieux, du terrible Pé-
« rone.⁽⁶⁰⁾ Loin d'éprouver cette
« terreur que l'idée des immor-

« tels m'inspirait autrefois , j'a-
« vançai vers cette image , avec
« ce respect plein de recueille-
« ment que vous m'avez appris
« à sentir pour les Dieux. Je
« m'approche pour baiser ses
« pieds resplendissants. Je veux
« les entourer de mes bras, et je
« n'embrasse que l'air qui m'en-
« vironne. Alors je tourne mes
« regards vers le midi, et mes
« yeux ne peuvent soutenir l'é-
« clat d'une lumière qui s'avance
« vers moi. Cette lumière, telle
« qu'un arbre de feu, s'arrête au-
« dessus des nombreuses cabanes

« que mon fils m'avait indiquées.

« L'arbre était entièrement
« dépouillé ; deux seules bran-
« ches , sur une même ligne , le
« croisaient à moitié de sa hau-
« teur. ⁽⁶¹⁾ Rien de si grand n'a-
« vait occupé ma pensée ! J'ou-
« vris les yeux , et je crus voir
« encore , pendant quelques in-
« stants , cette immense appari-
« tion au pied de mon lit.

« Kiye m'appelait ; Lybiada
« pleurait, et voulait être allaitée.

« L'agitation que j'avais éprou-
« vée se calma bientôt auprès de
« mes enfants. Mais le souvenir

« profond que ce songe m'a
« laissé ne s'effacera jamais de
« ma mémoire. »

Ladovid, sa mère et ses sœurs
avaient écouté en silence le récit
de Miliada. Lorsqu'elle eut cessé
de parler, chacun d'eux interpré-
ta ce songe selon les désirs de son
cœur ; mais tous s'accordèrent
à y voir la renommée future du
premier-né de Miliada. Il fut ré-
solu qu'on élèverait au nom du
jeune Kiye, un autel à Péroune ;
et que tous les mois, cette fa-
mille slave se réunirait pour y of-
frir un sacrifice , en demandant

au maître des dieux, l'accomplissement du songe de l'heureuse épouse de Ladovid.

FIN.

— L'homme de bien, l'écopé,
— L'homme de bien, l'écopé,
— L'homme de bien, l'écopé,

— L'homme de bien, l'écopé,

— L'homme de bien, l'écopé,

— L'homme de bien, l'écopé,

— L'homme de bien, l'écopé,

— L'homme de bien, l'écopé,

— L'homme de bien, l'écopé,

— L'homme de bien, l'écopé,

— L'homme de bien, l'écopé,

— L'homme de bien, l'écopé,

— L'homme de bien, l'écopé,

— L'homme de bien, l'écopé,

— L'homme de bien, l'écopé,

— L'homme de bien, l'écopé,

— L'homme de bien, l'écopé,

— L'homme de bien, l'écopé,

NOTES.

(1) LE Dnièpre , selon les anciens Borysthènes, selon les Tatares Ousi, et en latin Danaprès, prend sa source dans les marais du gouvernement de Smolensk (district de Belsk), au milieu de collines que les géographes anciens nommaient montagnes d'Alansk ou d'Alaounsk. Il se jette dans la mer Noire , au gouvernement de Kherson.

(2) Les Wendes (Vandales), dont L. A. Gebhardi, dans la carte de son histoire des Wendes-Slaves, place les plus anciens établissements dans le carré formé

par Varsovie, Danzig, Riga et Poloczk appelaient ces temples Gontines du nom russe rommb (*Gonte*), qui désigne dans cette langue les bardeaux ou petits ais minces et courts, dont on couvre le toit des maisons.

Voyez Karamzine, histoire de Russie, vol. I, chap. II, p. 69.

(3) Les fleuves, les lacs, les sources, etc., étaient au nombre des divinités que les Slaves adoraient.

Voyez Karamzine, histoire de Russie, vol. I, chap. III, pag. 93 et note 214.

(4) C'étaient les Drevliens; ce nom qui provient de древо (*drévo*), arbre, leur fut donné à cause des forêts qu'ils habitaient dans le gouvernement de Volhynie; leurs mœurs étaient aussi sauvages

que celles des animaux au milieu desquels ils vivaient.

Voyez Karamzine, histoire de Russie, vol. I, chap. II, p. 33 et 40, note 83; et chap. III, p. 63.

(5) C'était les Polaniens de *поле* (*polé*), champ, nom qui leur vient des champs ou plaines, où ils avaient fixé leur demeure, dans le pays qui s'appelle aujourd'hui le gouvernement de Kiew, sur les bords du Dnièpre. Ils étaient les plus civilisés parmi les Slaves russes. Ce nom disparut dans l'ancienne Russie, et fut adopté par les Lekhes, peuple qui habitait les bords de la Vistule, et qui fut fondateur du royaume de Pologne.

Voyez Karamzine, histoire de Russie, vol. I, chap. II, p. 32.

(6) Karamzine dit que les Slaves avaient

dans leurs pays , ainsi que dans la Dacie , et dans les contrées environnantes , les véritables richesses des hommes : de vastes prairies , de gras pâturages pour les bestiaux , et des terres propres au labourage , dont ils s'étaient de tous temps occupés , et qui peut-être les avaient tirés quelques siècles avant J.-C. , de leur vie sauvage , nomade et vagabonde.

Voyez Karamzine ; histoire de Russie , vol. I. , chap. III , p. 64 et 65.

(7) Composé du nom Lâdo , dieu de la concorde , de l'amour , de la gâité , et de toute espèce de prospérité chez les Slaves russes , et de *внѣб* (*vid*) , aspect.

(8) Chez les Russes ce nom de frère est très-usité ; les égaux se le donnent entre eux , et les seigneurs l'adressent souvent à leurs inférieurs , et aussi à leurs paysans en signe de cordialité.

(9) Il y avait chez beaucoup de peuples Slaves, comme chez d'autres peuples anciens, des bois sacrés, où jamais le bruit de la hache ne s'était fait entendre, et où les plus mortels ennemis n'auraient osé se combattre.

Voyez Karamzine, histoire de Russie, vol. I, chap. III, p. 93.

(10) On a trouvé dans les anciens tombeaux Vénèdes beaucoup d'urnes d'argile vernissée, parfaitement exécutées, et sur lesquelles on voyait des figures de lions, d'ours, d'aigles, etc.

Voyez Karamzine, histoire de Russie, vol. I, chap. III, p. 67.

(11) Les Vénèdes, habitants des côtes orientales de la Baltique, étaient déjà connus avant le temps de Philippe de Macédoine, comme habitants des côtes

de cette mer. Ils avaient , selon Tacite , des demeures fixes ; ils combattaient à pied , et selon les historiens Byzantins , aimaient la musique passionnément , et jouaient de la harpe et du luth.

Voyez Karamzine , histoire de Russie , vol. I , chap. I , p. 14 , et les notes du même vol. 27 , 28 , 29 , 30 , 31 , 32 et 34.

Jornandès , historien des Goths , qui vivait au 6^e siècle , écrit qu'entre autres peuples , soumis par Hermanrik , on comptait les Vénèdes , voisins des Estes et des Hérules , habitants des bords de la Baltique , qui étaient plus connus par leur nombre que par leurs connaissances militaires , etc. , etc. Les Vénèdes , selon ce même auteur , avaient la même origine que les Slaves , ancêtres du peuple russe.

Voyez Karamzine histoire de Russie , vol. I , chap. I , p. 14.

(12) Objets de la vénération du peuple, les prêtres avaient le droit exclusif de laisser croître une longue barbe, de rester assis pendant les sacrifices, et de pénétrer dans l'intérieur du sanctuaire.

Voyez Karamzine, histoire de Russie, vol. I, chap. III, p. 98.

(13) Ces sortes d'effets d'ouragan, appelés chasse-neige en français, *memelъ* (*métel*), en russe, de *memy* (*métou*), je balaise, sont assez communs en Russie.

(14) Némiza, Niémiza, tient probablement au Tibétain *nam*, et au Samoïède *num*, noms qui signifient air, ciel. Il peut tenir aussi au mot russe *небо* (*nébo*), ciel; l'*m* et le *b* pouvant se remplacer. Ce Némiza était le dieu qui commandait aux vents et à l'air, sa tête était ornée d'ailes et de rayons. On voyait sur son

corps un oiseau avec des ailes déployées.

Voyez Karamzine , hist. de Russie , vol. I , chap. III , pag. 86. Voyez aussi Gebhardi , hist. des Wendes - Slaves , liv. I , pag. 26.

(15) Ce nom doit provenir du mot russe ладъ (*lad*), accord. Dans les anciennes chansons russes il signifie aussi mari , ce qui revient à la même idée. On le retrouve encore dans plusieurs vieux refrains.

Voyez Karamzine , hist. de Russie , vol. I , chap. III , pages 89 et 90 , et note 206. Voyez aussi Gebhardi , dans l'ouvrage déjà cité , liv. I , pag. 28.

(16) Les Slaves les appelaient (*Roussalki*) de русая (*roussaïa*), rousse, blonde; (ce mot pourrait encore avoir quelque

analogie avec le mot allemand provincial *Ruschelchen*, jeune fille alerte). Les cheveux épars, elles parcouraient les forêts; le bas peuple en Russie parle encore de ces nymphes des bois ainsi que des *Лѣшіе* (*Leschiyé*), semblables aux satyres, etc.

Voyez Karamzine, hist. de Russie, vol. I, chap. III, pag. 210.

(17) La langue Slave, mère de la langue Russe, de la Polonoise; de la langue Tchèque, usitée en Bohême, en Moravie et en Hongrie; de la langue Illyrienne et de la Croate; enfin des dialectes Wendes dans l'Autriche supérieure, en Lusace, etc., la langue Slave, dis-je, est une langue riche et sonore. J'ai supposé qu'elle était plus douce dans la bouche d'un habitant de la plaine que dans celle des Slaves sauvages.

(18) Les femmes Slaves portaient de longues robes et se paraient de grains de verre, de morceaux de métal conquis à la guerre, ou achetés à des marchands étrangers, etc.

Voyez Karamzine, hist. de Russie, vol. I, chap. III, page 66.

(19) Ces peuples, dont parle Ladovid, peuvent être ou les Finnois Russes, qui, d'après le rapport de Nestor, n'étaient déjà plus ni si grossiers, ni si sauvages que les Finnois dont parle Tacite; ou bien les Vénèdes cités plus haut.

Les Finnois Russes avaient non seulement des demeures stables, mais encore des villes, etc. L'ancienne histoire des Scandinaves (Danois, Norvégiens et Suédois) parle souvent de deux contrées Finnoises, libres et indépendantes, la Kirjandiee et la Biarmie; la première s'étendait

depuis le Golfe de Finlande jusqu'à la mer Blanche, et comprenait les gouvernements actuels de Finlande, d'Olonetz avec une partie de celui d'Archangel, etc., etc. Ces peuples incommodaient par leurs incursions les terres voisines; ils étaient plus célèbres par leurs prétendues connaissances de la magie que par leur courage.

Voyez Karamzine, Hist. de Russie, vol. I, chap. II, pages 37 et 38.

Tacite parle des Finnois, comme voisins des Vénèdes qui demeuraient dans le nord de l'Europe.

Voyez Karamzine, Hist. de Russie, vol. I, chap. II, page 36 et notes 74 et 75.

(20) Les Slaves les appelaient Leschiyé, mot venant de лѣсный (*Lesny*), qui signifie des bois, Sylvain. Semblables à des Satyres, ils habitaient les forêts, égalant

quelquefois les arbres dans leur hauteur ,
et se faisant quelquefois aussi petits que
l'herbe, etc.

Voyez Karamzine , Hist. de Russie ,
vol. I , chap. III , page 91.

(21) *Domoviya* , домовья de домъ
(δῶμα), maison. Sous ce nom , les Slaves
comprenaient les bons et les mauvais gé-
nies , êtres divins qui présidaient aux mai-
sons.

Voyez Karamzine , Hist. de Russie ,
vol. I , chap. III , page 92.

(22) Péroune , dieu de la foudre chez
les Slaves russes. Son nom vient du mot
Slavon перу (*pérou*), qui veut dire « Je
frappe ; » Dieu qui frappe , qui terrasse ;
on nomme l'éclair Péroune. Les Slaves
russes adoraient encore ce dieu dans le 6^e

siècle. Il occupait le premier rang parmi leurs idoles.

Voyez Karamzine , Hist. de Russie , vol. I, chap. III, page 89 et note 202.

Voyez aussi Gebhardi, liv. I, page 28.

(23) L'usage de placer le pain et le sel au milieu de la table , existe parmi le peuple en Russie dans les jours de cérémonie , comme aussi celui de venir à la rencontre des gens qu'ils respectent , en tenant dans leurs mains un grand pain rond avec une poignée de sel dessus.

(24) *Kikimres* кикимры cauchemar , (*Hock-Mahr*), ce mot vient de l'allemand ; il est composé de *hocken*, s'asseoir, se coucher , et de *mahr*, *mæhre*, cheval ; génies ou fantômes nocturnes chez les Slaves païens.

Voyez Karamzine , Hist. de Russie , vol. I, chap. III, page 92.

(25) Déesse de l'amour et de la fécondité chez les Slaves, selon les historiens Polonais.

Voyez Karamzine, Hist. de Russie, vol. I, chap. III, page 88.

Voyez aussi Gebhardi, liv. I, page 28.

Cette déesse pourrait répondre à l'Isis égyptienne, et son nom tenir au mot russe *машька* (*titka*) mamelle, au mot grec *τίθη*, et au mot allemand *zitze*, etc., etc.

(26) L'abondance des mâles dans une famille était regardée comme un bonheur parmi les Slaves.

Voyez Karamzine, Hist. de Russie, vol. I, chap. III, pages 62 et 63.

(27) *Ziva* ou *giva* de *жизнь* (*gizn*), ou de *живу* (*givoù*), *животъ* (*givot*), la vie.

On la représentait habillée avec un pe-

tit garçon nu sur la tête, et une grappe de raisin dans la main.

Voyez Karamzine, Hist. de Russie, vol. I, chap. III, p. 85.

Voyez aussi Gebhardi, liv. I, page 28.

Adam appelle sa femme (*Heva* ou *Hava* xava), c'est-à-dire, mère de la vie. Genèse, chap. III, verset 20.

(28) Cette manière de se baigner est en usage parmi les Russes. C'est à l'aide de grands poëles, qu'ils chauffent leurs bains de vapeur.

(29) C'est la mer Baltique, nommée par quelques-uns Océan septentrional; par d'autres mers des Varègues, *Sarmaticus sinus*, etc. Pline dit dans son histoire naturelle XXXVII. XI, que le succinum (ambre) se trouve dans l'Océan septentrional.

Karamzine rapporte dans son histoire de Russie, vol. I, chap. I, page 15, que 450 ans avant J.-C., on savait dans la Grèce que l'ambre jaune se trouvait dans les régions lointaines de l'Europe. Il est à supposer que les Slaves Polaniens des bords du Dnièpre avaient aussi connaissance de l'ambre jaune, production des bords de la mer Baltique.

(30) On voit dans les détails suivants, la preuve que les Slaves de Kiew avaient depuis long-temps des relations avec la capitale de l'Empire grec.

Nestor, surnommé le père de l'histoire de Russie, moine du couvent de Petchersk à Kiew, dans le 11^e siècle, dit que, selon quelques-uns, Kiye (regardé comme le fondateur de Kiew, polanien des bords du Dnièpre, et qui, d'après Strykovsky, historien polonais, aurait

vécu l'an 430 après J.-C., et suivant la chronique du Synode de Pskoff du 15^e ou 16^e siècle, l'an 6,362 après la création du monde; calcul qui ne pourrait être fondé qu'en suivant la version des Septante); Kiye, dis-je, alla à Constantinople, et reçut de grands honneurs de l'Empereur des Grecs.

Voyez Karamzine, Hist. de Russie, vol. I, chap. II, page 35 et note 71.

Il est essentiel de relever ici une erreur d'impression qui se trouve dans la traduction française de MM. St.-Thomas et Jauffret de l'Histoire de Russie de Karamzine à l'avant-dernière ligne, page 38, chapitre II, pour avoir mis le mot *Avant* J.-C. au lieu de celui *Après* J.-C. qui devait être employé. Il est évident que cette erreur provient uniquement de l'imprimeur, d'après ce qu'on lit page suivante 39, et

d'après le passage d'une lettre de l'auteur, cité dans la préface des traducteurs, XI^e.

(31) Ces usages existent parmi le peuple dans l'intérieur de la Russie.

(32) Cette espèce d'épithalame est imitée des chansons russes que les jeunes filles chantent tous les soirs dans les villages autour de la fiancée, depuis le jour des fiançailles jusqu'à celui du mariage.

(33) On la nomme en russe свакха (*svakha*), de сваташь (*svatat*); faire la demande d'une fille; arranger un mariage.

(34) Dans les villages russes les filles portent une seule tresse, et les femmes mariées en portent deux qu'elles cachent sous une espèce de bonnet, depuis le moment du mariage, et qu'elles ne doivent

plus laisser voir qu'à leur mari, à leur père et aux femmes.

(35) Coutume pratiquée parmi le peuple dans l'intérieur de la Russie, preuve peut-être la plus convaincante de l'idée générale qui existait et qui existe encore dans plusieurs contrées, que la femme est une propriété de son mari.

(36) Dieu Slave, protecteur des troupeaux. Son nom vient de волосъ (*volosse*), poil. Le nom de Volosse était invoqué, ainsi que celui de Péroune, dans les serments.

Voyez Karamzine, Hist. de Russie, vol. I, chap. III, page 89. Voyez aussi Gebhardi, liv. I, page 28.

Au commencement du dixième siècle, dans le traité de paix qui fut conclu entre les Russes, lors de l'expédition d'Oleg

contre Byzance , on voit que l'empereur Léon, surnommé le Philosophe, jurait sur l'Évangile de maintenir les conditions de la paix, dictées par les Russes; et qu'Oleg et les siens jurèrent par leurs armes et par les dieux Péroune et Volosse.

Voyez Karamzine , Hist. de Russie, vol. 1 , chap. V, page 134.

(37) Les anciens Slaves , ainsi que toutes les nations païennes , regardaient comme très-savants ceux qui connaissaient les noms et les attributions de toutes les divinités.

(38) Ces coutumes sont observées dans plusieurs villages de la Russie.

(39) Bélibog, dieu blanc, de бѣлый (*bélye*), blanc, et de богъ (*bog*), Dieu. Selon Karamzine, et selon Gebhardi, il était regardé par les Slaves comme le

Dieu tout-puissant, ne s'occupant que des choses célestes, tandis qu'il avait confié à des dieux subalternes le gouvernement de la terre. Ils ne lui érigeaient aucun temple, persuadés que les mortels ne pouvaient communiquer avec lui, et que, dans leurs besoins, ils devaient recourir aux dieux du deuxième ordre.

Voyez Karamzine, Hist. de Russie, vol. I, chap. III, page 82; voyez aussi Gebhardi, liv. I, page 24.

Mungo Park s'exprime ainsi relativement aux idées religieuses des nègres :
« Ils (les nègres) parlent de Dieu
« comme du créateur et du conservateur
« de toutes choses; mais ils le regardent
« comme un être si éloigné de nous, et
« d'une si haute nature, qu'il y a de la fo-
« lie à supposer que les importunités des
« faibles mortels puissent changer les dé-

« crets ou renverser les lois de son infail-
 « libe sagesse.....
 « Les nègres supposent que
 « le Tout-puissant a confié les affaires de
 « ce monde aux soins et à la direction
 « d'esprits subordonnés ».

Voyez I^{er} Voyage en Afrique, vol. II,
 chap. XX, pages 24 et 25.

(40) — (41) — (42) Usages suivis dans
 quelques villages de la Russie.

(43) Les rondes s'appellent en russe
 хороводъ (*chorovod*), de хоръ (*choros*),
 chœur, et de водить (*vodit*), conduire.
 Les jeunes filles des villages aiment encore
 en Russie à former de pareilles rondes.

(44) Ce qui prouve que les Slaves
 avaient quelque idée de l'immortalité de
 l'ame, ce sont des fêtes qui avaient lieu

dans plusieurs des contrées habitées par les Slaves en l'honneur des morts. En Bohême, on avait la coutume de construire des espèces de théâtres sur lesquels, pour le repos des ames, on représentait les ombres des morts, etc.

Voyez Karamzine, Hist. de Russie, vol. I, chap. III, pages 101 et 102 et note 233.

(45) Cette dépendance s'est conservée plus long-temps en Russie et dans d'autres contrées, que dans l'Allemagne, la France, l'Italie, etc.; mais dans l'antiquité elle était presque générale.

(46) Ces tombeaux étaient des collines funéraires, grandes et de forme conique. — C'est le *Kourgan* des Tatares, le *Bol* ou *Vol*, le *Barrow* et le *Cairn*, *Carnedd* de la Bretagne et de la Grande-Bretagne,

le *Go-ma* du Tonkin, le *Tumulus* et le *Tumbos* de l'Italie et de la Grèce, le *Grab-Hügel* des Allemands, le *hi* ou *tel* des Hébreux, le *могила* (*moguila*) des Slaves en général. Tous ces mots signifient un tas, un monceau élevé sur une sépulture.

Les Slaves Russes, Krivitches, Sévériens, Viaticbes et Radimitches brûlaient les cadavres sur un grand bûcher, etc.; mais depuis long-temps les Slaves de Kiew et de Volhynie inhumèrent leurs morts.

Voyez Karamzine, *Hist. de Russie*, vol. I, chap. III, pages 102 et 103; *Voyage au Mont-Caucase et en Géorgie*, de Klapproth, vol. I, chap. XIV, page 255, chap. XV, pages 264 et 265, chap. XXVII, page 602, et Humboldt, *vues et monuments*, vol. I, page 121.

(47) Ces sortes de plaintes ou lamentations sont encore en usage dans quelques contrées de la Russie, parmi le peuple. C'est une espèce de récitatif improvisé. Les paysannes russes font leurs adieux de la même manière à leurs parents, à leurs maris, à leurs enfants au moment d'une séparation.

On retrouve ce même usage chez les Hébreux : voyez dans le livre des Chroniques, chap. XXXV, verset 25 ; chez les anciens Grecs : voyez Homère, Iliade, liv. XXIV.—Les anciens Romains avaient leurs conclamations, *neniæ*, et eurent, dans le déclin de l'empire, leurs *carinæ* (pleureuses à gages). Cet usage se retrouve encore chez plusieurs autres peuples anciens et modernes.

Mungo Park rapporte dans son premier Voyage en Afrique, qu'un enfant malade

étant venu à mourir, aussitôt sa mère et ses parents firent entendre les cris d'usage en ces sortes d'occasions, et plusieurs femmes vinrent joindre leurs voix glapissantes à ce sombre concert.

Voyez I^{er} Voyage en Afrique, vol. I, chap. X, page 217.

Voyez aussi dans Bowdich, Essai 4^o, pages 24 et 26, ce qu'il dit des lamentations que l'on fait entendre en Abyssinie autour d'un moribond, et des cris et des marques de désespoir avec lesquels, suivant l'usage, on accompagne le convoi.

David Stewart, dans son ouvrage sur le pays de Galles (*Gael*), vol. I, page 84, dit que les Gallois aimaient à adresser à leurs amis décédés, des chants tristes et solennels, et des lamentations.

(48) Voyez pour de plus grands détails sur l'enterrement des Slaves, Karamzine,

Hist. de Russie, vol. I, chap. III, pages 101, 102 et 103.

Quant aux échelles que l'on plaçait dans la tombe avec le corps, il y a tout lieu de croire que c'était pour donner à l'ombre du défunt le moyen de parvenir au lieu qui lui était destiné; ce qui serait un indice de plus de leur croyance à l'immortalité de l'âme, croyance dont on retrouve des témoignages parmi toutes les nations anciennes et modernes.

(49) Dans les villages russes, les paysannes qui ont perdu leurs maris, quittent pour toujours les espèces de bonnets ou toques en couleur qu'elles portent; en mettent une blanche, et ne se parent plus ni de colliers, ni de boucles d'oreilles, à moins qu'elles ne se remarient; alors elles reprennent la couleur et leurs parures ordinaires.

(50) De лешать (*lélat*), ou лешаю , (*létaïou*) voler ; je vole.

(51) C'est le mois de juillet. Les Slaves donnaient aux douze mois de l'année des noms analogues aux changements de l'atmosphère et à ceux des productions de la nature. Ils appelaient janvier просинець (*procinetse*), de синій (*ciniye*), bleu , vraisemblablement d'après la couleur bleue du ciel ; février, сѣчень (*setchéne*), de сѣчь (*setche*), couper ; mars , сухой (*soukhiye*), sec ; avril, березозоль (*bérézozol*), de береза (*bériosa*), bouleau, et de зелень (*zéléne*), verdure ; mai, травный (*travniye*), de трава (*trava*), herbe ; juin, изокъ (*izok* ou *vissok*) ; высокъ, haut , élevé , par rapport à l'élévation du soleil ; juillet , червень (*tchervéne*), de червель (*tchervléne*), la cochenille, l'écarlate, le rouge , le jaune , par rapport aux fruits

rouges qui croissent dans les bois et sur les baies, ou bien par rapport à la couleur jaune du blé ; août, заревъ (*zaréve*), de зарница (*zarnitsa*), éclairs de chaleur : le mot заревъ (*zaréve*) tient au mot заря (*zaria*), aurore, par analogie entre ce phénomène et l'effet que produisent les éclairs de chaleur pendant la nuit ; septembre, рюевъ (*ruéne*), du verbe рѣю (*réyou*) : pleuvoir et venter ; octobre, листопадъ (*listopade*), de листъ (*liste*), feuille, et de падъ (*pade*), chute ; novembre, груденъ (*groudéne*), de гряда (*grouda*), tas, qui peut avoir rapport au tas de neige ; décembre, студеный (*stoudéniye*), froid.

(52) Ces devins dont Nestor fait mention dans sa chronique, semblables aux шаманы (*chamanes*) de la Sibérie,

se servaient de la musique comme d'un moyen d'agir sur l'imagination.

Voyez Karamzine, Hist. de Russie, vol. I, chap. III, page 83.

Les prêtres ou *chamanes* de la Sibérie sont à la fois devins, sorciers, sacrificeurs et médecins. Chez les Tougouses, une des plus considérables nations de la Sibérie, ces sorciers sont vêtus d'une robe chargée de morceaux de cuir ou de pelleterie, de serpents empaillés, de pattes d'aigle, etc., etc. Ils paraissent en public avec un tambour de bouleau ou de saule, et des baguettes recouvertes de peau, etc., prédisent l'avenir d'une manière obscure comme les anciens oracles, etc., etc.

Voyez l'article des Tougouses dans l'ouvrage intitulé Peuples de la Russie, ou Description des mœurs, usages et cos-

tumes des diverses nations de l'empire de Russie.

(53) Contrées habitées par les Finnois. Voyez sur ce peuple la note ci-dessus (17).

(54) Tchernobog, de черный (*tcherny*), noir, et de бог (*Bog*), Dieu. Il était regardé par les Slaves comme l'éternel ennemi des hommes. Ils cherchaient à l'appaiser par des sacrifices, et, dans les assemblées populaires, ils buvaient dans une coupe qui était consacrée à ce Dieu, et aux dieux bienfaisants.

Voyez Karamzine, Hist. de Russie, vol. 1, chap. III, page 82.

Voyez aussi Gebhardi, liv. I, page 23.

(55) Les sacrifices à Koupâlo, dieu des fruits de la terre, se célébraient avant la moisson. Voyez Karamzine, Hist. de

Russie , vol. I, chap. III, pag. 90 et 91.
Voyez aussi Gebhardi , liv. I, page 28.

Son nom rappelle celui de Cybèle, épouse de Saturne. J'ai supposé qu'une seconde fête se célébrait en son honneur, après une heureuse moisson, fondant ma supposition sur le goût très-vif que tous les peuples Slaves ont eu et ont encore pour les solemnités et les réjouissances publiques.

(56) Les paysans de l'intérieur de la Russie pensent que les hommes d'un âge mûr qui se livrent au plaisir de la danse, sont des désœuvrés, n'aimant point le travail. Ce divertissement, selon eux, appartient aux jeunes femmes et aux jeunes gens, et n'est point convenable à des hommes qui ne doivent s'occuper que de choses sérieuses.

(57) Tous ces détails sont vrais, à l'exception de ce qui regarde la mythologie.

(58) Prové, Dieu de la justice. On le représentait sous la figure d'un vieillard, vêtu d'une tunique à plis, portant une chaîne sur la poitrine, et un couteau dans la main.

Voyez Karamzine, vol. I, chap. III, page 87.

Le nom de Prové doit provenir de право (*pravo*), droit, bon droit.

(59) Nestor place après la naissance de J.-C. la fondation de plusieurs villes russes, entr'autres celle de Kiew (voyez Karamzine, Hist. de Russie, vol. I, chap. II page 33), qui fut dans la suite déclarée capitale de la Russie par Oleg, dans le 9^e siècle.

Voyez Karamzine, hist. de Russie, vol. I, chap. V, page 125 et note 296.

Le chroniqueur russe donne les détails suivans sur la fondation de Kiew : « Trois
« frères nommés Kiye , Stchek et Choriff
« avec leur sœur Lybédie , vivaient par-
« mi les Polaniens sur trois montagnes ,
« deux desquelles sont appelées du nom
« des deux plus jeunes frères , Stcheko-
« vitsa et Chorivitsa ; et le plus âgé de-
« meurait dans le lieu où l'on voit aujour-
« d'hui (du temps de Nestor) la levée
« de Zboritscheff. C'étaient des hommes
« intruits et sages , qui chassaient dans les
« épaisses forêts existantes alors près du
« Dnièpre. (Voyez Karamzine , histoire
de Russie , vol. I , chap. II , page 33.)
« Ils bâtirent une ville , et l'appelèrent
« du nom de leur frère aîné , Kiew , c'est-
« à-dire ville de Kiye. »

Voyez Karamzine , hist. de Russie ,
vol. I , chap. II , page 33.

On voit encore à Kiew la montagne

Stchekovitsa, sous le nom de Skavitsa, et la petite rivière Lybédie qui a conservé le sien, et se jette dans le Dnièpre. Nestor ne fonde cependant son récit que sur des traditions.

Voyez Karamzine, hist. de Russie, vol. I, chap. II, pages 34 et 35.

(60) La statue de ce dieu à Kiew, du temps de Vladimir, en 980, était en bois, avec une tête d'argent et des moustaches d'or.

Voyez Karamzine, hist. de Russie, vol. I, chap. III, page 89.

Voyez aussi Gebhardi, liv. I, page 28.

(61) C'était la croix. Cette allégorie a rapport au christianisme établi solennellement à Kiew, dans le 10^e siècle.

Voyez Karamzine, hist. de Russie, vol. I, chap. IX, pages 216, 217, 218 et 219.

C'est aux Grecs que les Russes doivent la connaissance de la religion du Christ. Déjà, dès l'année 866, une épître circulaire du patriarche Photius, adressée aux évêques d'Orient, nous apprend que les Russes recevaient quelques lumières sur le christianisme, etc., etc.

Voyez Karamzine, hist. de Russie, vol. I, chap. IV, page 119 et notes 285, 286, 287, etc.

La ville de Kiew qui, jusque vers le milieu du 13^e siècle, fut la capitale de la Russie (Voyez Karamzine, hist. de Russie, vol. II, chap. I, page 13), quoique déchue de son ancienne splendeur, est regardée par les Russes, comme la ville sainte, à cause de la quantité de reliques qui s'y trouvent, et qui la rendent l'objet des pèlerinages de toute la Russie.

FIN DES NOTES.



ERRATA.

- Page 9, lig. dern., « oublié.
20, — 9, un, *lisez* : cet.
23, — 5, après lui, *lisez* : (12)
40, — 9, et, *lisez* : te.
ibid. — 13, te, *lisez* : et.
ibid. — *ibid.* tout, *lisez* : toute.
92, — 14, après dieux, *lisez* : (39)
96, tit. cour. 96 au lieu de 69.
96, — 15, à paître, *lisez* : à faire
paître.
122, — 13, tout, *lisez* : toute.
127, — 11, qu'elles, *lisez* : qu'ils.
162, — 11, (59), *lisez* : (58).
164, — 9, allaitait, *lisez* : allaitait.

NOTES.

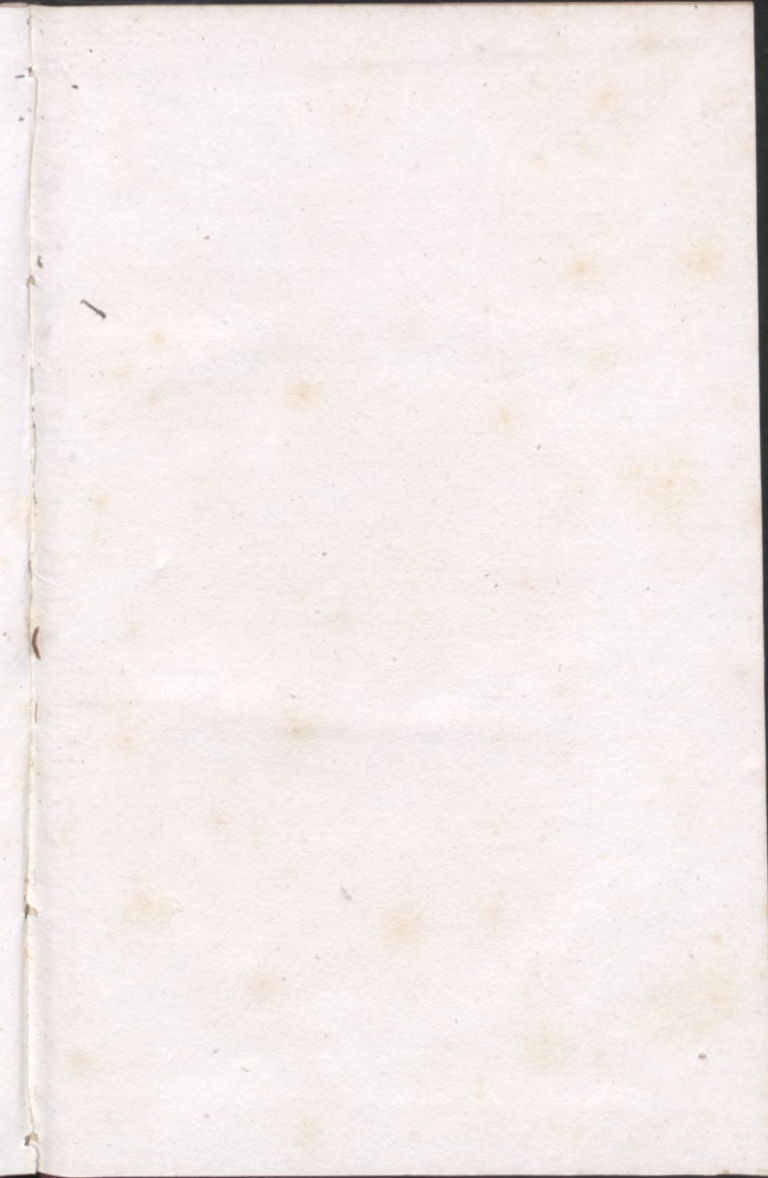
- P. 178, l. 8 (note 2), chap. II, *lisez* : chap. III.
182, — 8 (note 11), pag. 14, *lisez* après : et 15.
182, — 20 (note 11), pag. 14, *lisez* après : et 15.
184, — 15 (note 15), et note 206, *lisez* : 205.
185, — 8 (note 16), page 210, *lisez* : page 92
et note 210.
193, — 10 (note 30), page 35, *lisez* : 34.

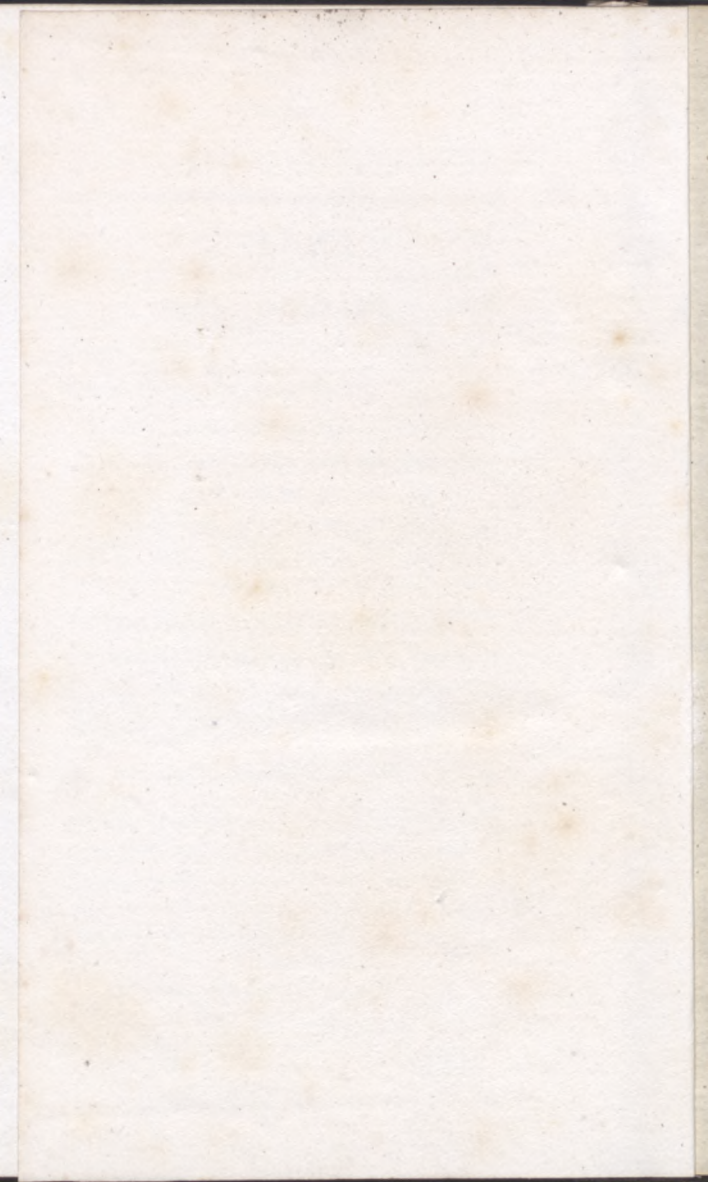
Notes on the Greek text of the New Testament

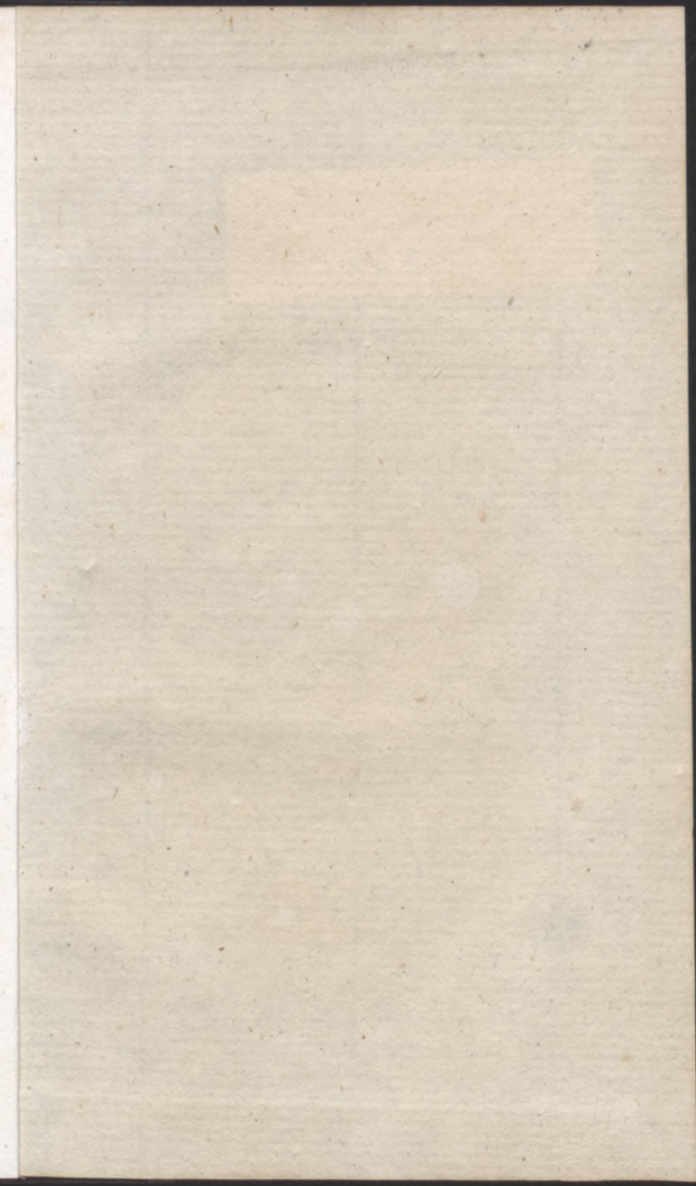
ERRATA

- Page 1. line 4. om. & add.
- 20. — 9. in text: cor.
- 27. — 5. quod in text: quod
- 40. — 9. et; text: et
- 41. — 11. text: cor.
- 42. — 11. text: cor.
- 43. — 11. text: cor.
- 44. — 11. text: cor.
- 45. — 11. text: cor.
- 46. — 11. text: cor.
- 47. — 11. text: cor.
- 48. — 11. text: cor.
- 49. — 11. text: cor.
- 50. — 11. text: cor.
- 51. — 11. text: cor.
- 52. — 11. text: cor.
- 53. — 11. text: cor.
- 54. — 11. text: cor.
- 55. — 11. text: cor.
- 56. — 11. text: cor.
- 57. — 11. text: cor.
- 58. — 11. text: cor.
- 59. — 11. text: cor.
- 60. — 11. text: cor.
- 61. — 11. text: cor.
- 62. — 11. text: cor.
- 63. — 11. text: cor.
- 64. — 11. text: cor.
- 65. — 11. text: cor.
- 66. — 11. text: cor.
- 67. — 11. text: cor.
- 68. — 11. text: cor.
- 69. — 11. text: cor.
- 70. — 11. text: cor.
- 71. — 11. text: cor.
- 72. — 11. text: cor.
- 73. — 11. text: cor.
- 74. — 11. text: cor.
- 75. — 11. text: cor.
- 76. — 11. text: cor.
- 77. — 11. text: cor.
- 78. — 11. text: cor.
- 79. — 11. text: cor.
- 80. — 11. text: cor.
- 81. — 11. text: cor.
- 82. — 11. text: cor.
- 83. — 11. text: cor.
- 84. — 11. text: cor.
- 85. — 11. text: cor.
- 86. — 11. text: cor.
- 87. — 11. text: cor.
- 88. — 11. text: cor.
- 89. — 11. text: cor.
- 90. — 11. text: cor.
- 91. — 11. text: cor.
- 92. — 11. text: cor.
- 93. — 11. text: cor.
- 94. — 11. text: cor.
- 95. — 11. text: cor.
- 96. — 11. text: cor.
- 97. — 11. text: cor.
- 98. — 11. text: cor.
- 99. — 11. text: cor.
- 100. — 11. text: cor.









Biblioteka Główna UMK



300022098383

252856

20

85/54

